

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de D'couvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1754.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L I V .





JOURNAL HELVETIQUE,

NOVEMBRE 1754.



DISCOURS

Sur ce Sujet, donné par l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, pour le 25. Août 1750. Lequel des deux est le plus nuisible à la Société, des Vices du Cœur, ou des Erreurs de l'Esprit ?

Par Mr. S. D. C.

Quoique ce Discours ait été fait depuis long tems, il n'a jamais été imprimé, & nous avons crû devoir le donner ici, come une Pièce Nationale, autant intéressante par son Sujet, que par la manière dont il est traité. On verra le cas qu'en a fait l'Académie de Marseille, par l'Extrait suivant d'une Lettre qu'un de ses Membres écrit en date du 25. Octobre 1750.

„ Je fus à l'Académie chercher le Discours
„ qui a pour Sentence, Hoc placet ô Superi &c.

„ Je l'ai trouvé classé au premier rang, c'est
 „ à dire, au rang de ceux qui ont droit au
 „ Prix, & parmi lesque's est choisi, à la plu-
 „ ralité des Suffrages, celui qui l'obtient Ils
 „ étoient cette Année au nombre de 6. sur 20.
 „ qui nous ont été présentés.

„ De ces 6 Discours, qui auroient dû être
 „ tous imprimés, on n'en a imprimé que 4.
 „ pour ne pas grossir trop le Recueil, & com-
 „ après celui qui a été couronné, les 5. rejans
 „ ont été regardés comme égaux, le Sort a décidé
 „ des trois qui devoient être imprimés. & le
 „ Sort nous a mal servi, n'ayant pas été juro-
 „ rable au Discours dont il est que, ion &c.

Le Discours couronné fut celui de Mr. l'Abé
 Bellet, de l'Académie de Montauban, qui
 remporta le même jour le Prix des Académies
 de Rouen, de Corse & de Marseille; ce qui
 indique assurément de grands Talens, & une
 Eloquence qui saisit parfaitement le goût du
 Siècle.

LA Vérité & la Vertu forment entr'elles
 un si auguste assemblage, qu'elles de-
 vroient être inséparables. La Vérité est le
 Flambeau de la Vertu, & la Vertu n'est pro-
 prement que l'Expression & la Pratique de
 la Vérité. Du sein de l'Etre infini, qui en
 est la Source, elles devoient se répandre
 sur

sur tous les Etres raisonnables : Car, que feroit l'Esprit sans la Vérité ? Que deviendrait l'Homme sans la Vertu ? L'une fait son Ornement ; l'autre assure son Bonheur , ou plutôt toutes deux ensemble formeroient sa Félicité & sa Gloire.

Mais cet heureux accord est presque aussi rare qu'il est désirable. Malgré l'intérêt pressant qu'ont les Hommes à faire de l'une leur Guide & de l'autre leur Modèle, il n'est cependant que trop aisé de s'apercevoir du Schisme qui les sépare. Parlons plus juste ; toujours unies par leur nature, c'est l'Homme foible & aveugle qui les divise. Formé pour la perfection ; mais imparfait en naissant , à peine comence t-il à ouvrir les yeux, qu'on les voit s'ouvrir à l'Erreur*. A peine aperçoit il les Objets, qu'ils émeuvent ses Passions, & come subjugué par ces deux Tyrans, qui semblent joindre leurs forces, pour le soumettre, tantôt il devient le jouet des illusions les plus creuses, & tantôt il est la victime des agitations cruelles que son cœur éprouve. Il n'y a qu'un petit nombre d'Ames d'une trempe

F f 3

vigou-

* *Simul atque editi in lucem, & suscepti sumus, in omni continuo pravitate versamur, ut penè cum Lactè Nutricis errorem suxisse videamur.*

Cicero 3. Tuscul.

vigoureuse, qui mettant à profit les premières Expériences, prennent de bonne heure la Raison pour Guide, la Vérité pour Objet de leur Recherche, & la Vertu pour celui de leur Conduite.

Peut-on douter, que ce qui fait la honte ou le malheur de chaque Home, ne soit en même tems le fléau des Sociétés entières, come on ne sauroit douter que si chaque Home avoit pour Bouffole le Vrai & l'Honnête, la Société universelle, & chaque Société particulière, n'en fut plus heureuse ?

Peut-etre néanmoins l'Erreur & le Vice, ces deux Ennemis dont je parle, ne contribuent pas également à nos malheurs. Examinons d'abord le caractère distinctif de l'un & de l'autre; & guidés par ce premier Examen, nous verrons ensuite avec moins d'incertitude, sur quel fondement on peut décider que le Vice est le plus à craindre, pour une Société dans laquelle il regne.

PREMIERE PARTIE.

L'ESPRIT semble fait uniquement pour la Vérité: Toutes ses Facultés sont visiblement destinées à la rechercher, à la découvrir & à s'y fixer come à son vrai bien. Les Objets, qui l'environnent de toutes parts,

parts, l'invitent à les conoitre ; les Idées fans nombre qu'ils excitent, le pouffent à en rechercher les divers raports, & furtout la liaison qu'ils peuvent avoir avec son bonheur. Le defir véhément d'être plus parfait, & bien plus encore celui d'être heureux, ne lui laiffent aucun repos, qu'il n'ait aquis les Conoiffances qui le flatent ou qui l'intéreffent. Il n'est pas jusques aux difficultés, qui ne lui fervent d'aiguillon pour exciter fa Curiofité, ou de frein pour la retenir. Les obstacles, en retardant fa courfe, ne font que rendre fa marche plus lente & plus fure. Ils font redoubler à l'Esprit son attention & fes éforts. Quelquefois ils le détournent des vües frivoles, & opofent des barrières autant falutaires, qu'infurmontables, au defir inconfideré de tout conoitre. Le goût qui l'enflame, les beautés qui l'entourent, les idées variées qu'elles font naître, & jusqu'à la peine, qui ne fait qu'irriter la plus noble des cupidités, tout le follicite à s'affurer du Vrai, & à en porter la conoiffance auffi loin que fes forces & les circonftances peuvent le permettre. En le faifant, il croit s'affurer plus fenfiblement de son Immortalité: Il touche de plus près à la Lumière éternelle, &

à la Béatitude inaltérable des pures Intelligences.

Quoique toutes les Vérités aient leur prix , il s'en faut bien cependant , qu'elles aient un prix égal. Ce prix varie à l'infini , suivant la nature des Objets & selon l'étendue de leurs influences. Elles en ont un encore , relatif à l'état de celui qui les découvre. Car de quel prix seroit , par exemple , un Principe certain de Métaphisique , ou la Démonstration d'un Problème de Géométrie , pour un simple Laboureur , qui n'a de vocation sur la Terre , que de remplir ses besoins ?

L'ERREUR peut-être envisagée dans le même point de vue , & suivre à peu près une progression pareille. Ennemie de la Vérité , elle est un mal , par cela même qu'elle nous éloigne d'un bien : Mais elle est plus ou moins à craindre , à proportion que les Vérités qu'elle cache , qu'elle attaque ou qu'elle déguise , sont importantes. Et come il est des Vérités sublimes , par le centre auguste d'où elles partent , des Vérités fondamentales , parce qu'elles sont la bête de nôtre Bonheur , infiniment importantes , en ce qu'elles sont décisives pour nôtre conduite ; il est de même des Erreurs capitales , qui nous éloignent de ces grandes

des Vérités. Plus elles ataquent d'Objets intéressans , plus elles en embrassent par leurs influences , & plus elles seront dangereuses. Ainsi toute Erreur , qui détruiroit l'Idée d'un Dieu , ou les Notions respectables de la Vérité & de la Vertu ; toute Erreur , qui seroit disparoitre la perspective d'une Vie à venir , avec ses Peines & ses Récompenses ; des Erreurs pareilles , renversant les Vérités du plus grand usage , & les Principes qui sont le Pivot des Sociétés , sont indubitablement pour elles des fléaux , parce qu'elles en rompent le lien , qu'elles y étouffent l'émulation , qu'elles détruisent les fondemens de l'obligation & du devoir. Si de telles Idées ne sont pas les suites d'une noire frénésie , elles doivent être comptées au rang des Crimes qui ataquent la Société universelle , capables d'enhardir à tous les attentats qui la troublent , ou de plonger dans une sécurité fatale ceux que les Vérités opposées animeroient le plus fortement à la servir.

Telles sont les Erreurs , qui peuvent faire le plus de ravage , & que toutes les Sociétés bien réglées doivent le plus craindre. Mais il en est peu de ce genre , autant opposées au Bon-Sens , & tellement suspectes de mauvaise foi , qu'on pourroit presque leur refuser une place parmi les Erreurs.

Le champ des Illusions réelles est bien plus vaste. Combien d'Erreurs dans les divers Systèmes de Sciences, en des Systèmes bien plus importans encore, ceux de la Religion & des Mœurs! Combien de méprises sur des Sujets presque aussi considérables, tels que ceux du Gouvernement, de l'Education & de la Conduite! Sur combien d'Articles n'importeroit il pas, que les Hommes pensassent juste, qu'ils eussent une idée distincte de ce qu'ils doivent croire, mais sur tout qu'ils conussent, avec précision, ce qu'ils devoient faire pour être heureux, & pour assurer aux autres Hommes un pareil bonheur!

Que la perspective des Erreurs est humiliante! Mais aussi en combien de façons, même innocentes & involontaires, ne peut on pas se tromper, sans chercher à en imposer aux autres, sans penser à les séduire, sans qu'il en résulte aucun préjudice? Enforte que s'il est des Erreurs condamnables, il en est infiniment plus, qui ne respirent, pour ainsi dire, que l'Humanité; qui ne méritent que la tolérance & la compassion.

C'est ce que nous ne saurions dire du Vice. Si la plupart des Erreurs, proprement ainsi nommées, sont innocentes & dans leur principe & dans leurs suites, il n'est pas un
Vice

Vice qui ne soit coupable, & d'une fatale influence. Si les égaremens de l'Esprit méritent presque tous quelque indulgence, il n'est pas un des Vices, ces funestes égaremens du Cœur, qui n'attire une juste indignation, & qui ne cause des maux réels. Si l'Erreur méconnoit les droits de la Vérité, le Vice méprise ceux de la Vertu, & trouble, en les violant, le bonheur Public auquel est inseparablement uni le nôtre.

Le VICE est une corruption habituelle des Facultés de l'Âme, une dépravation d'Idées, de Goût & de Sentiment, contraire à l'Honneur & à la Raison; car l'Honneur est l'Enemi déclaré du Vice, & le Vice ne sauroit compatir avec la Raison, le plus brillant & le plus solide Apanage de notre Nature.

Le Vice a donc une laideur naturelle, come tout ce qui est contraire à l'ordre, à l'harmonie, & aux proportions. Dès là il ne peut qu'avilir celui qui s'abaisse par le désordre, come il ne peut que nuire à la Société, dont l'ordre fait & la force & la beauté.

Pour le sentir, nous n'aurions qu'à peindre une Société vicieuse, comparée à une Société guidée & soutenue par la Vertu. Que ne puis je tracer ici le Tableau des Vertus d'une manière digne d'elles ! J'unirois à
la

la vénération tendre & religieuse pour l'Être suprême, une sensibilité généreuse pour les autres Hommes. Je n'oublierois ni la Pudeur intéressante, ni la Tempérance toujours maîtresse d'elle-même. L'exacte Équité, la Modération, la Candeur naïve, une Déférence modeste pour les autres, un Amour ardent pour la Vérité, un Goût vif pour la Perfection, tous ces Traits seroient l'Esquisse de mon Tableau; mais une Ebauche si légère n'en atteindroit pas les beautés.

En renonçant à ce bel Ouvrage, formons du moins en idée une Société de ce Caractère. Quel Spectacle! Quel calme! Que d'agrémens! Que de pureté! Qui pourroit se laisser d'admirer & de chérir des Cœurs ainsi disposés! Qui ne désireroit avec passion d'être Citoyen d'une si sage Patrie!

Qu'on réunisse, d'un autre côté, les Vices, à la description desquels le Pinceau ne se prête qu'à regret, ces Tâches indignes, qui salissent presque tout ce qu'elles touchent, ces traits deshonorans, qui par une funeste industrie, se multiplient bien plus encore, que les Vertus qu'ils proscrivent; nous serons saisis d'horreur; nôtre Imagination en sera blessée; elle s'épouvantera des noirs foudres, des défiances, des haines, de la colère, qu'ils vont faire naître. Le
bruit,

bruit, le tumulte, la violence, les accompagnent; les injustices, les guerres intestines & les scènes tragiques en font les horribles fruits. Si ce fût un supplice cruel d'attacher un Corps vivant à un Cadavre, combien plus auroit à souffrir l'Homme vertueux, s'il se trouvoit forcé de vivre au milieu d'une foule si défordonnée!

Nous ne saurions en douter, c'est l'Innocence qui rend les Sociétés heureuses. Le trouble y croit, à proportion que cette aimable Innocence perd sa pureté, à mesure qu'elle dégénère ou qu'on s'en éloigne; comme la face riante des Eaux s'émeut & se trouble, lors que des Vents fougueux en ont écarté le doux Zéphir.

SECONDE PARTIE.

Mais ce n'est pas assés d'avoir donné cette double perspective. *L'Erreur* fait honte à l'Esprit, & dans ses excès elle cause divers maux. *Le Vice* deshonne l'Homme tout entier, & trouble la face des Sociétés où il est souffert, de celles même où il est puni. Disons plus encore, (& bientôt ce ne sera plus un Problème,) l'Erreur, & sur tout l'Erreur modeste & paisible ne sauroit causer autant de désordres & de préjudices, ni creuser autant d'abîmes. Le Vice a sur elle cette supé-

riorité malheureuse: Les deux Réflexions suivantes vont nous en convaincre.

L'Erreur n'exerce proprement son Empire que sur les Idées, au lieu que le *Vice* exerce sien sur le Sentiment, mobile de beaucoup plus actif & plus fertile en grands effets, que simple Conception.

Le *Vice* est plus opposé que *l'Erreur* au but au plan des Sociétés. Il en attaque plus directement la constitution & en sape la base avec plus de force & d'avantage.

Si l'Homme ne faisoit que penser, ses pensées naturelles ou involontaires ne seroient criminelles, ni nuisibles aux autres Hommes; son amour pour la Vérité seroit pur & tranquille; ses Erreurs même seroient calmes, sages, modestes. Ce qui les rend dangereuses n'est pas tant ce qui les sépare du vrai, que ce qui les unit à un Sentiment passionné & vicieux. Hélas! ce Sentiment par son seul excès corrompt les choses les plus précieuses. Ainsi le Goût austère de la Sagesse s'altère ou s'irrite par le chagrin: Ainsi

Stoïciens sous le *Paganisme*, & les *Pharisiens* chez les *Juifs*, d'abord plus sages & plus vertueux que les autres Philosophes, se corrompirent par l'Orgueil: Ainsi la Justice dégénère en Inhumanité, quand elle excède la proportion qui doit se trouver entre la Faute

& la Peine : Ainsi le Zèle, d'abord sincère & religieux, se tourne quelquefois en fureur, par des motifs secrets, qui ne sont plus ceux de la Religion.

L'Erreur peut-être aussi pure & aussi innocente que la Vérité. Elle est telle, toutes les fois qu'elle est accompagnée de Droiture, de Modération & de Prudence: De *Droiture*, qui dirige toujours l'intention vers la Vérité; de *Modération*, qui ne tyrannise personne; de *Prudence*, qui évite soigneusement la désunion & le trouble.

Tant que l'Erreur n'est que dans l'Esprit, qu'elle s'y contient avec la même retenue & la même modestie, qui accompagne le Vrai; elle n'est pour ainsi dire qu'en idée, & ne peut nuire à personne. Elle n'est dangereuse, que lorsqu'elle prend l'effort, qu'elle se pénètre de quelque passion, qu'elle emprunte les forces, le poison & le feu du Vice.

Le Vice n'a pas les mêmes excuses: Il ne fauroit, dans aucun cas, avoir la même innocence, ni se contenir au point de n'être pas constamment nuisible. Il ne se borne pas, come l'Erreur, à la simple théorie; il est tout pratique. Il attaque le Cœur par le sentiment, qui est le grand & général mobile de nos Actions. Ce sentiment n'est jamais oisif, & dès que le Vice l'a corrompu, il s'exhale par des Actions qui nuisent toujours.

L'Erreur peut-être sans Vice ; mais le Vice ne sauroit presque jamais être sans Erreur. Les dérèglemens du Cœur entraînent avec eux les dérèglemens les plus dangereux de l'Esprit. On peut-être dans l'Erreur, sans avoir le Cœur dépravé ; mais on ne sauroit avoir le Cœur gâté par le Vice, sans avoir en même tems des idées infiniment éloignées du Vrai, soit par rapport au bonheur, que le Vice place dans une satisfaction présente ; rapide & toujours troublée ; soit par rapport à l'obligation interne de la Conscience, qu'il afoiblit, qu'il étouffe même, tantôt par le fracas des Tempêtes qu'il excite, tantôt par le murmure enchanteur des Plaisirs. Il n'est pas moins dans l'erreur sur le prix réel des Biens & des Maux, sur les charmes de la Vertu, & en général sur tout ce qui, bien aprofondi, feroit détester ses plus doux prestiges.

Le Vice a non seulement les inconvéniens, les écueils & les maux qui lui sont propres ; mais il y joint encore ceux que l'Erreur entraîne à sa suite. Déjà son intérêt particulier lui fait une illusion continuelle, qui n'est qu'un tissu d'erreurs ; mais plus criminel encore, il impose silence à la Vérité. L'Erreur ne la néglige, que faute de la connoître ; le Vice la dédaigne quoique connue ;

nuë ; il l'attaque & la viole fans ménagement. Or enfreindre une Vérité conue est fans doute bien moins pardonnable , que le malheur de la méconoitre.

Les Mœurs & la Vérité se donnent , pour ainsi dire , la main ; l'estime des unes est inféparable de celle des autres. On ne fauroit mépriser la Vertu , sans mépriser les grandes Vérités qui en font la bâte. Le Vice ajoute donc à l'Erreur , la mauvaife foi & l'audace. Il joint à tout le péril de l'illusion , l'activité du sentiment , qui , devenu vicieux , produit au dedans la plus dangereuse fermentation , & au dehors les plus grands éclats. Ah ! Sans doute le libertinage du Cœur ajoute beaucoup à celui de l'Esprit , ou plutôt , l'Esprit n'emploie dans ces cas les illusions de l'Erreur , que pour autoriser un goût dépravé. Il écarte la Vérité , come une Lumière qui lui est contraire ; semblable à un Jeune Home , qui égareroit son Guide , pour l'empêcher de suivre ses pas , & pour s'égarer lui même avec plus de liberté.

Nous voilà déjà bien avancés dans la preuve que nous avons entreprise , & pour la rendre complete , il ne nous reste qu'à faire sentir , *Que le Vice est beaucoup plus opposé que l'Erreur au but* & au but des Sociétés ,

zés , dont il ataque avec plus de force & d'avantage la Constitution.

Les Fondateurs des Sociétés, sur tout ceux qui ont conçu les premiers le noble dessein d'unir les Hommes , sous des Loix communes , n'ont pas eû probablement dans l'idée d'en écarter tout à fait l'Erreur. La Vérité n'étoit pas encore assés connue, pour qu'on en sentit toute l'importance, & les premiers Habitans du Monde étoient trop simples, pour croire qu'assujettir la liberté de l'Esprit, fût un moien d'en assurer le repos & le bonheur.

Mais ce qu'eurent indubitablement en vuë ces Fondateurs judicieux, fût de régler les Actions extérieures, en les soumettant à des Loix, dont l'observation fût le Sceau de la sûreté comune. Pour les y porter sans peine, il eût falu les rendre vertueux par goût; mais cette heureuse révolution passoit le pouvoir des plus grands Rois. En attendant que l'Instruction eût imbû leur Jeunesse de Principes excellens, & que l'Education les eût acoutumé à plier sous un joug si salutaire, il suffisoit que les Mœurs de chacun répondissent extérieurement aux idées, qu'on avoit de la Vertu. Il suffisoit que chaque Individu s'abstint des Actes contraires, & qu'il observât la Loi qui les défendoit, au pied de la lettre.

La vûe des Fondateurs étoit donc de s'assurer au moins une Image de la Vertu, dans la conduite de leurs Sujets, & d'éloigner des Sociétés naissantes, les Actes formels du Vice. Que pouvoient desirer de mieux ces nouveaux Habitans eux mêmes, en de si foibles comencemens? Et que pouvoient-ils se proposer de plus sage, lorsqu'ils venoient chercher, à l'ombre des Loix, un repos, une sureté & des avantages qu'ils n'avoient pû trouver dans l'état d'indépendance? Rien n'est plus indubitable. Il étoit impossible de remplir leurs vûes, si les Vices n'en étoient pros crits. Quels perturbateurs en éfet du repos public & particulier! Et que deviendroit la Société, que deviendroit chacun des Membres qui la composent, sans la juste rigueur qui leur fait la guerre?

D'abord ne nous sera-t'il pas permis de mettre l'Agent lui même à la tête de ceux qui s'y trouvent intéressés? Qui, en éfet souffre plus du Vice que le Vicieux lui même? *Dans son Génie*, dont il rend presque toujours inutiles les Talens, s'il ne les fait servir à augmenter sa dépravation: *Dans son Caractère*, dont il gâte chaque jour la plus belle partie, je veux dire le vrai mérite: *Dans sa Fortune*, par le désordre qu'il

y jette, désordre inséparable de celui des Mœurs: Dans sa réputation, dont il ternit le lustre, en y imprimant une tâche inéfacable. Ajoutons qu'il n'est rien de plus ordinaire, que de voir d'abord un Vicieux perdre l'honneur, & perdre bientôt après un Trésor plus précieux encore, le sentiment, qui en fait la délicatesse.

Que si le Vice en général nuit à celui qui s'y livre, en combien de manières diversément fatales, ne nuit pas à son bonheur chaque Vice en particulier? Tantôt en écrasant, pour ainsi dire, les plus nobles Facultés de l'Ame, que presque tous les Vices des Sensuels abaissent & abrutissent; tantôt en fanant prématurément la Fleur si belle & déjà si peu durable de la Jeunesse; en ruinant la Santé, Fondement aimable des autres Biens; en éteignant les liaisons tendres de l'Amitié; car quelle Amitié réelle & sincère peut subsister entre des Homes perdus de débauche, & qui ne se lient que pour se perdre? Quels maux ne cause pas encore la perte de la confiance, & quelle confiance pouroit inspirer un Home qui ne conoit de Règles que ses Passions? Quelles Images seroient trop fortes pour nous représenter tous les maux auxquels s'expose le Vicieux dans le *Dédale* tortueux où le Vice va l'en-

gager! Qui pouroit dépeindre le dégoût qui fuit les Plaisirs, que l'excès convertit bientôt en de vrais Tourmens! Non, l'on ne peut imaginer sans éfroi les remors qui l'agitent, les craintes qui le troublent, les fureurs qui le transportent! Le Vice qui faisoit la joie ne tarde pas à faire son désespoir: C'est un Aspic qu'il rechauffoit dans son sein, c'est un Vautour qui ronge son Cœur.

Les Vices s'unissent come les Vertus: Il en est peu, du moins de considérables, qui ne mènent à tous les autres. Une même chaine les lie, un intérêt comun les rapproche, c'est celui de la satisfaction présente. Quelle barrière assés puissante les sépare pour rompre leur fatale correspondance? La même Corruption qui a étouffé les Lumières de la Raison sur un article, les respectera-t'elle dans quelque autre conjoncture? Permettra-t-elle de les écouter?

Non seulement il y a une enchainurâ malheureuse entre la plûpart des Vices, mais il y en a qui semblent être le germe de plusieurs autres. Ainsi la *Sensualité* brutale, la *Mollesse* même, quoi que délicatement voluptueuse, conduira par des degrés insensibles, aux excès & à l'abus de tous les Plaisirs: Elle entrainera, sur tout le dégoût de

tous les Objets importans. Ainsi l'*Orgueil* fournira à tous les genres de dureté. Ainsi l'*Intérêt sordide* parcourra bientôt tous les genres de fraudes, que son état pourra lui permettre.

Aura-t-on peine à présent de comprendre, que les dispositions du Vicieux soient également funestes, & à lui même & aux autres; & qu'après avoir fait tout le ravage d'un Ennemi domestique, le Vice ne devienne enfin l'ennemi public ?

Si l'on porte ses vûes, non seulement sur l'assemblage affreux de tous les Vices réunis ensemble, mais sur les inconvéniens d'un seul genre, on se convaincra que le Vice en général est l'Enemi mortel de toute Société. Ainsi le seul abus de la Parole, (ce Don admirable, destiné à faire sans cesse un doux échange de pensées & de sentimens) suffiroit pour y répandre le trouble.

Pour le sentir, supposons que l'atroce *Calomnie*, la *Médisance* déchirante, la *Satire* empoisonnée, la *Délation* odieuse, les *Rapports*, vrais ou faux, mais toujours málins, la *Raillerie* amère ou piquante, que tous ces attentats, ou seulement quelques uns, aient un libre cours; que de soupçons, de défiances, de haines, d'injures & de vengeances, ne verra-t-on pas éclore !

Supofons encore que les Règles de la pudeur foient abandonées; quel débordement dans les difcours, quelle licence dans les Mœurs, quels troubles & quelles agitations dans les Familles! Coment vivra-t'on dans une Societé où les relations ne feront ni diftinçtes, ni refpectées; où l'on fe difputera d'infolens plaifirs, come on s'arrache une proie; où l'on ne ménagera ni fon honneur propre, ni celui des autres; où la Colère, l'ardente Jaloufie, le Refsentiment implacable, & les Plaifirs même de ces Homes abandonés à leurs fens, feroient tour à tour leurs destructeurs?

Que dirons nous de tous les éforts d'une *Ambition* démefurée, arrivée pour un moment à fes fins, mais bientôt précipitée du faite, avec plus de rapidité qu'elle n'y eft parvenue, fans que l'on voie jamais fixer cette Scène également tragique & mouvante?

Quels défordres ne cauferoient pas encorè les feuls excès de l'*Avidité pour les Richesses*? Si les Extorfions violentes, les Fraudes, les Ufures, les Concuffions & les fubtilités fans nombre de l'Avarice étoient tolerées, à quoi ferviroit l'honête Induftrie, la Bone-Foi, le Travail pénible, la modeste Epargne, qu'à attirer les yeux de l'Envie & à préparer de nouvelles proies à une Cupidité infatiable?

Si l'Orgueil est sur le Trône, & ne trouve rien qui l'arrête, si l'Injustice criante s'élève au préjudice de l'Equité, si la Prodigalité ne fait qu'ouvrir des Gouffres que l'on ne sauroit remplir; que deviendront les Personnes foibles, timides & moderées? Quelle Paix y aura t'il entre des Homes, qui voudront tout au préjudice de leurs semblables, sans ménagement pour l'Égalité naturelle, sans respect pour l'Humanité?

Outre tant de maux que causent directement les Vices, en nuisant à ceux qui en sont les Victimes innocentes, combien de Victimes coupables ne font-ils pas encore, par la Contagion de l'exemple? Qui pourroit penser que le Vice fût en même tems si odieux & si séduisant, si l'expérience journalière ne nous le prouvoit!

Voies dans les Langes ces innocentes Créatures, dont les Organes foibles & flexibles ne semblent se prêter qu'à la Douceur & à la Vertu; voies les développer leurs petites ruses, doner & recevoir tour à tour des impressions de colère & de malice, & s'exciter à mesure qu'elles prennent des forces, à des traits plus hardis & plus sérieux. Que ne fait point déjà dans ces Troupes naives & folâtres un Enfant ou un Jeune-Home dont les Passions vives emportent bien-tôt

tous les Compagnons? Enhardi par les applaudissemens que reçoivent ses premiers transports, il devient le Chef & le Guide d'une Troupe moins entreprenante. Des Vices d'abord legers croissent avec l'âge & se fortifient au point de ne pouvoir plus être maitrisés. Ils changent alors d'objets, qui les poussent à des attentats; & c'est ainsi que les Vices naissans, & mal réprimés, deviennent des Crimes par le poison du mauvais exemple.

Si les Vicieux ne sont pas ramenés par des Modèles plus estimables, ou s'ils ne sont pas contenus par les peines que d'autres s'atirent, à quel point ne seront-ils pas animés encore, à la vue des plus odieux fuscès? Car enfin combien de Vicieux, combien de Criminels même échappent à la conoissance ou aux peines! Combien de coupables illustres (du moins par leur Naissance & par leur Fortune) jouissent des fruits de leurs excès avec gloire & come en triomphe!

Le but des Législateurs étoit sans doute de réprimer tous les Vices. A peine en punit-on les plus grands éclats. Combien de pratiques odieuses, de trames sourdes & condamnables, de Vices réels & connus restent impunis! Combien n'en voit-on pas
qui

sont tolérés, come s'ils avoient un droit marqué à la Protection!

Punit-on tant de *Traits profanes* ou licencieux dont les Libertins deshonnorent leurs Discours. Cette *Médifance* presque universelle, qui au milieu des Cercles les plus polis, est la honte & la ressource des Conversations. Cette *Licence éfrénée* dans les Ecrits, qui ébranle tant de personnes peu aguerries, & qui corrompt tant de Cœurs? Punit-on le Vice monstrueux de l'*Ingratitude*, si propre à décourager le goût le plus déclaré pour la Bienfaisance? Punit-on le Vice détestable de l'*Hipocrisie*, qui fait de la Religion & de la Vertu un Masque à la laideur des Forfaits? Punit-on encore tant d'*Infidélités détournées*, de Voies fourdes & captieuses, de Séductions indignes, de Piéges dressés à la Candeur & à l'Innocence? Enfin punit-on des Actes de dureté, qui aprochant de la Barbarie, terniroient la Nature humaine, si elle n'en étoit vivement blessée?

Je fais combien il seroit difficile de former des règles pour tant de cas dont la preuve ne seroit pas moins difficile que l'application. Il y a sans doute des Dispositions, des Actes même, qui échappent à la précision des Loix, & à la pénétration de leurs Auteurs.

Auteurs. Il est des Sentimens, il est des Actes, que la seule Conscience & le Tribunal Divin peuvent juger. Il en est d'autres auxquels il ne seroit pas impossible de dicter des peines, & qu'on ne punit néanmoins qu'en les livrant au mépris ou à la haine universelle. Mais il n'est pas moins vrai, que c'est par le nombre & la force des exemples, par le suport qui les ménage, ou par l'impunité qui les multiplie, que tant de Vices deviennent des sources de maux pour les Sociétés où ils éprouvent le plus d'indulgence.

Eloignons ce Spectacle odieux pour ceux qui peuvent s'y reconoitre, humiliant pour nôtre Nature, & suposons un choix d'Hommes d'un caractère tout opposé. Rassemblons sous des Toits, même rustiques, des Homes soumis à Dieu, dont la Conscience délicate n'est tranquile, que par la pratique assidue des Vertus; des Homes, qui sûrs de leur Immortalité future, ne mettent jamais en balance des Récompenses infinies avec des Plaisirs ou des Biens de courte durée; des Homes qui loin de se trouver acablés du Joug aimable de la Sageffe, s'estimeroient malheureux s'ils en violoient les belles Maximes; des Homes qui trouvent des charmes infinis dans une pratique sensée & vertueu-

vertueuse, qui s'acorde si bien avec la pureté de leur Ame.

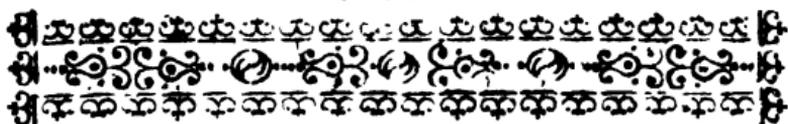
Qu'on suppose, si l'on veut, que des Hommes de ce caractère se trompent à divers égards, il suffira qu'ils soient bons, généreux, compatissans, justes, tempérans, actifs, modestes, soumis à la Religion & aux Loix, pour rendre heureuse la Société, malgré leurs Erreurs.

Ne nous lassons point de le dire, il est impossible qu'une Société où le Vice règne prenne jamais de solide consistance. Elle croulera par la base, que chaque Vice, & à plus forte raison des Vices de toute espèce, sapent & détruisent. Ce que *Saluste* dit de la Concorde, nous pouvons le dire à coup sûr de la Vertu & de la Sagesse: Par elle les plus petits Etats voient augmenter leur lustre, tandis que des Mœurs dépravées entraineront la ruine des Dominations les plus florissantes.

Il seroit glorieux à l'Homme de voir toujours nettement la Vérité; mais foibles & imparfaits come nous le sommes, il sera toujours plus utile à nôtre bonheur & à celui des Sociétés entières, que ceux qui les composent ne s'écartent jamais essentiellement des routes de la Vertu.

*Hoc placet, ô Superi! vobis cum vertere cuncta
Propositum, nostris Erroribus addere Crimen.*

Lucan. Lib. VII.



L E T T R E

*A l'ocasion du Discours sur l'Hospitalité
d'Abraham, inseré dans le Journal de
Juillet 1754.*

CE n'est point l'envie de placer du merveilleux où il n'y en a pas, qui m'engage à contredire l'Auteur du *Discours sur l'Hospitalité d'Abraham*; c'est afin de ne pas frustrer ce Morceau de l'Histoire Sainte de ce qu'il a réellement de miraculeux, & d'une preuve de la Divinité de JESUS-CHRIST, qui s'y trouve d'une façon si positive.

Je ne fais par quelles raisons on s'éfarouche d'abord, dès que l'on veut développer les Merveilles de l'Écriture Sainte, qui ne sautent pas aux yeux à la première lecture de ces Livres sacrés. C'est peut-être, parce qu'on les avoit autrefois trop outrées, en laissant aller l'Imagination au delà des bornes que la saine Critique peut permettre. Cependant, l'on peut doner dans deux extrémités différentes, & come ci-devant l'on a péché du côté du trop, peut-être aujourd'hui péche-t'on du côté du trop peu: Il me semble que l'Auteur, à qui le Public est rede-
vable

vable de la belle Pièce dont il s'agit, se trouve dans ce dernier cas, en paroissant nier, contre l'opinion de la plupart des Commentateurs de l'Ecriture Sainte, que l'un des trois Homes aparus à *Abraham*, fût véritablement le Fils de Dieu.

Examinons d'abord le Passage de l'Epître aux *Hébreux*, d'où le Raisonnement de l'Auteur emprunte sa plus grande force : Mr. *Martin* le traduit ainsi : *N'oubliez point l'Hospitalité ; car par elle quelques uns ont logé des Anges ; n'en sachant rien.* „ On „ sent assés, dit nôtre Savant anonime, que „ l'Auteur sacré fait une visible allusion à „ l'Histoire que nous expliquons. ” Qu'il me permette d'avouer, que je ne sens pas cette *visible allusion*. Je crois plutôt fermement, que l'Auteur sacré a eû en vüe l'Histoire de *Loth*, racontée au Chapitre suivant ; & voici sur quoi je me fonde.

Pour bien comprendre le motif, dont l'Apôtre acompagne son Précepte, il faut se souvenir de la situation des *Hébreux*, auxquels il comande d'exercer l'Hospitalité. C'étoient des Fidèles, qui devoient sur tout pratiquer cette Vertu envers leurs Frères en J. C. Mais ceux qui professoient le Christianisme étoient mis au ban ; il n'étoit pas permis d'avoir aucun comerce avec eux, encore moins de les loger. En suivant le

Précepte de l'Apôtre, on désobéissoit donc aux Ordres du Magistrat, on s'exposoit non seulement à l'excommunication, mais encore aux plus grands châtimens & même à la mort. Les Chrétiens étoient quelquefois obligés de cacher leurs Hôtes, ou de les faire évader au péril de leur propre Vie, come il arriva à *Damas*, à l'égard de *St. Paul* (*).

Il faloit donc un motif assez fort, pour arrêter la crainte du danger, qui n'étoit que trop fondée, pour ceux qui logeoient des Fidèles. Le motif de l'Apôtre étoit tiré d'un Exemple, & cet Exemple devoit convenir aux circonstances du tems, sans quoi il n'auroit fait que peu d'impression. L'Histoire d'*Abraham* n'étoit pas propre à cela. Ce Saint Patriarche ne risqua rien du tout à doner un Diné à des Etrangers. Il étoit un *Prince excellent* parmi les Nations où il demuroit, & personne n'osoit trouver à dire à ce qu'il faisoit. Si donc l'Apôtre avoit eû en vûe cette Histoire, les *Hébreux* n'auroient-ils pas pû repliquer: „ Nous serions fort „ portés à l'Hospitalité, si nous pouvions „ l'exercer avec autant de sureté que le fit „ *Abraham*. Mais quelle aparence, que nous „ nous mettions en danger de périr nous- „ mêmes, pour secourir les autres?

L'A.

* Act. IX. 24. & 25.

L'Apôtre avoit donc besoin d'une Histoire, qui leur servit en même tems d'exemple & de préservatif contre la crainte. Celle de *Loth* pouvoit fournir l'un & l'autre. Quel risque pour lui de faire retirer des Etrangers la nuit dans sa Maison ! L'Evénement en fait la preuve. La brutalité des Homes de *Sodome* lui étoit trop connue, pour ne pas prévoir tous les dangers, que cette Hospitalité lui préparoit. Mais il ferme les yeux sur son propre péril, & ne pense qu'à celui que courroient des Etrangers, qui étoient obligés de passer la nuit dans les rues de cette Ville abominable. Son zèle charitable ne le laisse point tranquille dans sa Maison ; il le conduit aux Portes de *Sodome*, pour préserver des Innocens de la violence, aux dépens de sa propre sûreté. Dès qu'il voit arriver les Anges, qu'il ne conoit pas, il va au devant d'eux, il les prie, de la manière la plus polie & la plus respectueuse, de se retirer dans sa Maison, & il ne cesse pas de les presser, jusqu'à ce qu'il a obtenu sa demande. Si la crainte d'un danger futur ne peut rien sur son Cœur plein de générosité ; il ne s'ébranle pas non plus, lorsque ce danger est présent. La vue du plus grand péril n'est pas en état de l'engager à sacrifier ses Hôtes. Une Ville entière se soulève contre lui,

lui, & il aime mieux abandonner ses Filles à la fureur brutale de la licence la plus éfrénée, que de souffrir qu'on fasse des insultes à des Homes, qui étoient venus à l'ombre de son Toit. Etranger lui même, & aiant peu ou point de crédit, dans une Ville remplie d'abominations, il va parler aux Habitans, à la Porte de sa Maison, & la ferme après soi, pour garantir des Inconnus; qu'il risquait autant & plus qu'eux. Quel modèle pour les Hébreux dans les circonstances où ils se trouvoient ! Que cet Exemple étoit propre à prévenir toutes les excuses que la crainte pouvoit suggerer !

Mais la manière miraculeuse dont *Loth* fut sauvé devoit achever de les délivrer tout à fait de la crainte. Humainement parlant, il sembloit impossible que ce saint Home ne fut pas la Victime de son Hospitalité; cependant, ce qui paroissoit devoir opérer sa perte fût son salut. Il n'avoit pas logé de simples Homes, come il avoit crû, mais *il avoit logé des Anges, sans le savoir*. Ceux-ci non seulement le retirèrent du danger, mais *Dieu a encore délivré le juste Loth, qui avoit eu beaucoup à souffrir de ces abominables, par leur infame conduite* *. N'étoit-ce donc pas, come si l'Apôtre leur avoit dit? „ Lorsque

H h

„ les

* Ep. de St. Pierre II. 7.

„ les périls atachés à l'Hospitalité vous font
 „ peür, aprenés de *Loth* ce que vous avés
 „ à faire. Si cet Home juste a reçu des In-
 „ conus, & s'il les a protégé au risque de
 „ son Honcur & de sa Vie, que ne devés
 „ vous pas faire à l'égard de vos Fréres,
 „ que vous conoissés pour tels. Et si *Loth* fut
 „ délivré du danger & sauvé du milieu des
 „ Flames, qui ont dévoré cette Ville im-
 „ pie, par ce qu'il avoit logé des Anges,
 „ pouvés vous douter, que Dieu ne soit
 „ assés puissant, non seulement pour vous
 „ retirer de tous les périls, que vous crai-
 „ gnés, mais encore pour vous préserver
 „ de ceux que vous ne prévoiés pas.

Cet Exemple convenoit surtout aux Hé-
 breux. La Coignée étoit déjà mise à la Ra-
 cine des Arbres, & le Bras de Dieu levé,
 pour punir sévèrement un Peuple qui avoit
 rempli sa mesure d'iniquité. Il n'y avoit que
 les Fidèles qui devoient échaper au châti-
 ment réservé aux rebelles. La ressemblance
 qu'il y avoit entre les *Juifs* & ceux de *Sodome*
 donoit de la force au Motif, dont l'Apôtre
 s'étoit servi. Les Habitans de cette Ville de-
 voient être détruits, par un prompt éfet de
 la Justice Divine, & *Loth* ne se sauve que
 par son Hospitalité. Les Fidèles Hébreux sa-
 voient par la bouche de JESUS-CHRIST,
 qu'un

qu'un pareil châtement aloit tomber sur une Nation souillée de tant de crimes, & sur tout meurtrière du Fils de Dieu. *N'oubliez*, leur dit donc l'Apôtre, *n'oubliez point l'Hospitalité, car par elle Loth a logé des Anges, n'en sachant rien, & c'est par là qu'il s'est sauvé du Feu. Faites de même, & vous vous sauverés de la punition, qui doit bientôt acabler vos Compatriotes. Souvenés-vous en même tems, de la menace que fit le Seigneur, à ceux qui ne recevoient ni n'écoutoient ses Apôtres: Lors que quelqu'un ne vous recevra point & n'écouterà point vos paroles, secoués, en partant de cette Maison, ou de cette Ville, la poussière de vos pieds. Je vous dis en vérité, que ceux du Pais de SODOME & de GOMORE seront traités moins rigoureusement, au Jour du Jugement, que cette Ville là*.*

Pour se convaincre entièrement, que l'Auteur de l'Épître aux Hébreux, fait plutôt allusion à l'Histoire de Loth, qu'à celle d'Abraham; on n'a qu'à faire attention aux paroles mêmes de l'Apôtre: *Quelques uns*, dit-il, *ont logé des Anges.* Le terme de *logé* ne peut se dire qu'improprement d'Abraham. Ce n'est pas *loger* que de donner à diner sous un Arbre. Ceux qui n'entendent que

* Math: X. II. 15.

les premiers Principes du *Grec*, savent que l'Auteur Sacré emploie ici une expression qui veut dire, retirer quelqu'un dans sa Maison, pour l'y nourrir, & l'y faire rester quelque tems, pour le moins une nuit. C'étoit aussi le but de l'Apôtre. Il vouloit exhorter les *Hébreux*, non seulement à rassasier leurs Hôtes, mais à les *loger* autant de tems qu'ils en avoient besoin. Cet ordre étoit nécessaire à cause du Comandement formel que JESUS-CHRIST, donna à ses Apôtres: *Dans quelque Ville ou Bourgade que vous entriés, informés-vous qui y est digne de vous loger, & demeurés chez lui, jusqu'à ce que vous partiés de là **

Il me reste à examiner, pourquoi l'Apôtre n'a pas pris le motif de ce qu'*Abraham* avoit logé le Fils de Dieu, qui auroit été plus pressant. Je répons qu'il ne l'a pas fait, parce qu'il ne l'a pas crû nécessaire. S'il avoit voulu, il n'étoit pas besoin de remonter jusqu'à des tems si reculés. Il y avoit encore des Persones vivantes, qui avoient eû ce bonheur là, & qui se trouvoient entre ces mêmes *Hébreux*, à qui cette Epître s'adressoit. L'Exemple étoit donc présent, si l'Auteur Sacré avoit voulu s'en servir. D'ailleurs, il auroit pû dire, tous
ceux

* Math : X. II.

ceux qui logeront des Fidèles , logent nôtre Seigneur lui-même , suivant ces paroles expressees : *En vérité, en vérité, je vous dis, qu'entant que vous avés fait ces choses à l'un des plus petits de mes Frères, vous me l'avez fait à moi-même* *. Mais pourquoi donc l'Apôtre n'a-t-il pas voulu dire , que quelques-uns avoient logé le Fils de Dieu en personne ? C'est parce que ce motif au lieu d'être plus pressant , n'auroit servi de rien. Les *Hébreux* savoient fort bien , que JESUS-CHRIST étoit assis à la droite de son Père , & ne devoit plus paroître , que pour exercer le Jugement. Quelle force auroit eu un motif , pris d'un Exemple qui ne devoit plus arriver ?

On me repliquera peut-être , qu'on ne pourra pas se flater non plus de loger des Anges. Sans m'arrêter à ce que nous n'avons aucune Révélation , qui nous aprenne ce que doivent faire les Anges , come nous sommes assurés de ce que veut faire le Fils de Dieu , j'aime mieux répondre , que l'Argument duquel l'Apôtre se sert , pour exciter les *Hébreux* à l'Hospitalité , ne devoit pas persuader à cause de la personne des Anges , mais à cause de l'utilité que *Loth* en retira. C'est aussi dans ce sens , que de simples Hommes sont apellés des Anges dans l'Écriture

H h 3

Ste.

* Matth. XXV. 40.

Ste. *Vous m'avez reçu*, dit St. Paul aux Galates, *come un Ange de Dieu* *. Des gens qui logent des Rois, des Princes, de grands Seigneurs, sans les conoitre, & en font magnifiquement récompensés; ceux qui, en logeant des Inconnus, ont été sauvés des Incendies, ou des Voleurs, mais sur tout ceux, qui reçoivent charitablement les Fidèles, & s'atirent par là la Bénédiction de Dieu, peuvent dire *d'avoir logé des Anges, n'en sachant rien*.

Il me paroît donc, qu'on peut dire hardiment, que l'Écriture Ste. ne décide rien contre l'opinion de ceux qui croient, qu'un des trois Homes aparus à *Abraham*, étoit le Fils de Dieu. Voions, si elle ne décide pas le contraire.

Il est constant, que le Nom de JEHOVAH, qui est traduit par l'ÉTERNEL, ne se donne jamais à aucune Créature. C'est, si j'ose me servir de cette expression, le Nom propre de DIEU, le Nom dont DIEU dit lui-même : *Je suis L'ÉTERNEL, c'est là mon Nom, & je ne donnerai pas ma Gloire à un autre* **. Ainsi a dit l'ÉTERNEL, qui s'en va faire ceci, l'ÉTERNEL, qui s'en va le former, pour l'établir, le Nom duquel est l'ÉTERNEL †.

Or

* Gal. IV. 14.

** Esaïe, XLII. 8.

† Jerem. XXXIII. 2.

Or l'ÉTERNEL est le Dieu des Armées ; son Mémorial, c'est l'ÉTERNEL*.

Dans le Chapitre XVIII. de la Genèse, un des trois Homes est constamment apellé l'ÉTERNEL. L'Auteur du Discours sur l'Hospitalité passe légèrement là dessus. Il se contente de dire : *Il est vrai, que l'Auteur sacré avertit, dès le commencement de ce Chapitre, que c'étoit l'ÉTERNEL qui parloit à Abraham. Mais, on répond à cela, qu'un Roi est censé faire lui-même, ce qu'il fait faire par ses Ambassadeurs &c.*

Peut-on lire le Récit de Moïse, & se satisfaire de cette Réponse ? Il n'est pas simplement dit, au commencement du Chapitre, que l'ÉTERNEL parloit à Abraham ; mais il est dit : L'ÉTERNEL lui aparut, ou selon le Texte original : L'ÉTERNEL fut vû de lui. Ce n'est pas ainsi qu'on s'explique, quand on veut dire : Un Roi a envoieé un Ambassadeur à quelqu'un. On ne dit pas : Ce Roi fut vû de lui. Ce n'est pas là un langage usité chez toutes les Nations, & qui est sur tous familier à l'Ecriture Ste. On peut bien dire qu'un Roi parle à quelqu'un, quand il le fait par son Ministre ; mais on ne dit jamais, que le Roi soit présent lui-même, s'il ne fait qu'envoier un Ambassadeur. Or Moïse ne

H h 4

dit

* Osée XII. 6.

dit pas seulement quatre fois dans le même Chapitre, parlant d'un des trois Homes : L'ÉTERNEL dit, mais encore *ŷ. I. L'ÉTERNEL aparut. ŷ. 22. Abraham se tint encore devant l'ÉTERNEL. ŷ. 33. l'ÉTERNEL s'en alla.* Que l'explication seroit forcée, si on vouloit trouver dans ce Recit, tout simple qu'il est, des figures aussi peu intelligibles que non recevables? Aussi, afin qu'on ne prenne pas le change, la même expression est répétée Chap. XIX. 27. *Et Abraham se levant de bon matin, vint au lieu où il s'étoit tenu devant l'ÉTERNEL.* Qu'on remarque encore, que les Hôtes d'*Abraham* ne furent apellés des Anges, qu'après que celui, qui resta seul auprès de lui, se fût séparé des autres, afin que le Maître ne soit pas confondu avec ses Ministres.

Ce n'est pas tout. Non seulement le Nom prouve que ce fut Dieu lui-même, qui parla à *Abraham*. Il y a encore des circonstances dans cette Histoire, qui ne nous laissent aucun doute là dessus. *ŷ. 10. L'un d'entr'eux dit : Je ne manquerai pas de retourner vers toi en ce même tems où nous sommes, & voici Sara ta Femme aura un Fils.* Qu'on confère Chap. XXI. I. *Et l'ÉTERNEL visita Sara, come il avoit dit, & lui fit ainsi qu'il en avoit parlé.* Outre que ce même Hôte d'*Abraham*
fa-

favoit, que Sara avoit ri, & ce qu'elle avoit dit, quoi que cela se fut fait si secrètement, qu'elle osa même le nier. Ainsi c'étoit le Dieu duquel Daniel disoit au Roi de Perse: *Il y a un Dieu aux Cieux, qui révèle les Secrets **.

Remarquons encore, que cet Home, qui resta seul avec Abraham, parle de la destruction de Sodome, come d'une chose qu'il fait de sa propre autorité. D'abord il se montre tel qu'il est dépeint par le Prophète: *Le Seigneur l'ÉTERNEL ne fera aucune chose, qu'il n'ait révélé son secret aux Prophètes ses Serviteurs ***. C'est pourquoi il dit, v. 17. *Cacherai-je à Abraham, ce que je m'en vais faire? &c.* Et dans toute la suite de l'Entretien qu'il eût avec Abraham, il fait voir, qu'il va ruiner Sodome de son chef, & non en qualité d'Ambassadeur. Ce n'est pas là le langage des Anges, qui dirent à Loth: *Nous allons détruire ce lieu, parce que leur cri est devenu grand devant l'ÉTERNEL, & il nous a envoiés pour le détruire †*. Ne voit-on pas là la raison de ce qui est dit, v. 24. du même Chapitre: *Alors l'ÉTERNEL fit pleuvoir des Cieux sur Sodome & sur Gomorrhe du soufre & du feu, de par l'ÉTERNEL*. Voilà l'ÉTERNEL, le Fils de Dieu, qui étoit

* Dan. II. 28.

** Amos, III. 7.

† Genèse, XIX. 13.

étoit descendu sur la Terre , pour exécuter ce Jugement terrible , qui s'étoit montré , & qui avoit parlé à *Abraham* , bien distingué de Dieu le Père dont il étoit envoyé.

Difons encore un mot du Passage , tiré de l'Evangile de St. Jean : *Abraham votre Père a tressailli de joie de voir cette mienne journée, & il l'a vüe , & s'en est réjoui **. Pour bien entendre ces mots , il faut se souvenir , qu'il n'est pas question de démontrer , qu'*Abraham* étoit encore en vie , du tems de l'Incarnation du Fils de Dieu , come le prouva nôtre Seigneur , dans sa Dispute contre les *Saducéens* , en citant les Paroles de l'Exode : *Je suis le Dieu d'Abraham , & le Dieu d'Isaac & le Dieu de Jacob ***. Mais Jésus vouloit doner aux *Juifs* une preuve de sa Dété, prise , de ce qu'il étoit plus vieux qu'*Abraham* ; c'est pourquoi il répondit à ceux qui lui firent cette Objection , *Tu n'as pas encore cinquante ans, & tu as vü Abraham ? En vérité , en vérité je vous dis , avant qu'Abraham fût , je suis †*. Pour prouver que Jésus avoit déjà existé , du tems d'*Abraham* , ce n'étoit pas allés que ce Patriarche eût vü J. C. soit par la Foi , come tous les Fidèles du Vieux Testament , soit par une Grace par-

* Jean , VIII. 56.

** Matth. XXII. 32.

† Jean VII. 57. 58.

particulière, du tems qu'il vivoit sur la Terre, come *Moïse & Elie*. Nôtre Seigneur vouloit donc dire: *Abraham* m'a vû, pendant qu'il étoit encores en vie, tout de même que vous autres *Juifs*, me voies à l'heure qu'il est. Pour en rendre la preuve sensible, il la faloit prendre d'une Histoire connue, qui ne pouvoit être que celle, qui est en question. Je laisserai parler là dessus un Savant Comentateur, qui est mort, il y a quelques Années. „ Par là, dit-il, Nôtre „ Seigneur insinuoit aparemment, qu'il „ étoit une des trois Persones célestes, qui „ étoient aparues à ce St. Patriarche, dans „ les Plaines de *Mamré*, & que ce fut lui, „ qui lui dit, qu'il ne manqueroit pas de „ retourner vers lui, dans un An; & qu'a- „ lors *Sara* sa Femme auroit un Fils, ce Fils „ qu'*Abraham* desiroit tant d'obtenir, & „ dont la Promesse lui fit un très-grand „ plaisir; lequel ne put que redoubler „ lors qu'il en vit l'accomplissement par le „ retour de ce même Messager céleste. Quoi „ que cette explication ne soit pas celle „ qu'on donne ordinairement aux paroles de „ Nôtre Seigneur, nous n'avons pas laissé „ de l'adopter, parce qu'elle nous a paru „ sujette à moins de difficultés * „. Celui „

* Barnaud, Eclaircissemens & Réflexions sur les quatre Evang. & les Act. des Apôtres. Part. IV. p. 178,

qui veut être entièrement assuré de la vérité de cette Explication peut suivre le conseil de ce même Savant, en consultant les Opuscules de Mr. *Werenfels*. T. I. p. 275.

On pourroit finir par quelques Réflexions pour exciter à l'Hospitalité, & l'Exemple de *Loth* en fourniroit de très bones. Mais celles de l'*Auteur Anonyme* sont si belles & si concluantes, qu'il ne reste rien à glaner après lui. Come je suis sur le ton de la Controverse, j'aime mieux doner une petite Modification à une de celles qu'il a faites. Parmi ceux qui sont dignes de nos soins les plus tendres il compte entr'autres des Chrétiens zélés, qui voïagent pour l'avancement du Christianisme, come faisoient autrefois les Apôtres, qui courroient les Terres & les Mers, pour la propagation de l'Évangile. Je pense que ces Exemples sont bien rares, sur tout dans nos Contrées, où le Christianisme est déjà établi. Les Missionnaires qui vont anoncer l'Évangile aux Païens, les Emissaires de Mr. *Callenberg*, pour convertir les Juifs, nous doneront peu d'ocasions d'exercer nôtre Hospitalité, si on ne veut apeller Hospitalité; les Subsidés que l'on fournit pour faire réussir des desseins si Apôtoliques. Il est du devoir de tous les Chrétiens, qui ont à cœur l'agrandissement du Roïaume de J. C. d'y

con-

contribués libéralement. Mais on ne doit pas comprendre dans une Classe si distinguée, ces Fainéans qui, sous une fausse aparence de zèle; cherchent à faire des dupes & auxquels on peut apliquer ces paroles d'un Apôtre: *Je vous le dis en pleurant, qu'ils sont Enemis de la Croix de Christ, desquels la fin est la perdition, desquels le Dieu est le Ventre**. Ceux qui quittent leur Vocation, pour courrir le Monde, qui vont de Lieu en Lieu, pour jouir de plus d'aifance, sous le masque de la piété, & qui ruinent les Ames trop crédules, sont indignes de nôtre atention. Qu'on partage son Pain avec le nécessaireux, & qu'on envoie ces énemis du travail à ce qu'ils doivent faire, en leur disant, après nôtre Seigneur, *Malheur à vous Hipocrites, car vous dévorés les Maisons des Veuves, même sous le prétexte de faire de longues Prières***.

LE

* Philip. III. 18-19.

** Matth. XXIII. 14.



LE SPECTATEUR

DESINTERESSE',

XIII. DISCOURS.

Vos mecum alternas continuat vices.

PONTANUS.

JE Vous félicite, *Lecteur*, d'être presque entièrement débarassé de moi, pour ce Mois. Au lieu de mes spéculations ordinaires, je vais vous donner quelques Lettres, qu'on m'a écrites, & qui occuperont plus agréablement vôtre loisir, que ce qui viendrait de mon chef. Vous allés voir paroître successivement; une Dame, un Home d'Épée, & un Inconu. Permettés moi seulement de répondre un mot aux deux premiers.

LETTRE DE LUCINDE

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE viens d'apprendre, par mon expérience, qu'il ne faut pas se joier avec l'Amour. Dès que j'ai debuté dans le Monde, mon peu d'attraits & une réputation au dessus de ce que

que je mérite, m'ont attiré des Amans. Je m'en suis amusée quelque tems; le nombre de mes Conquêtes m'a flatée; j'ai cru que j'étois insensible. L'Amour a voulu se vanger de mon orgueil & de mon triomphe: Il m'a fait rencontrer un Amant, qui a trouvé la route de mon Cœur, & qui vange bien ses Rivaux, de ce que je leur fais souffrir. Il m'aime cependant; ses Discours, sa naïveté, & ce qui est plus solide, ses Démarches, m'ont prouvé, qu'il n'avoit sur moi, que des vûes légitimes. Sous ce prétexte, il s'est tellement emparé de moi, qu'au lieu d'être mon Esclave, suivant les Loix de la Galanterie, il me tyrannise, & me réduit à faire tout ce qu'il veut.

A peine eût-il découvert que je l'aimois, qu'il me força de le lui avouer; come s'il ne devoit pas se contenter de me laisser entrevoir sa pénétration. Depuis lors, parce qu'il se trouve régulièrement dans les Assemblées, où il espère de me rencontrer, il veut que je m'y rende aussi. Parce qu'il desire de voir fuir certains obstacles à nôtre Union, il veut me faire avouer, que je le desire autant que lui. Il y a plus, Monsieur, il m'écrit & je lui réponds. La première Lettre qu'il m'adressa me causa de grands combats. Je ne savois si je devois l'ouvrir. Je lu lus-en tremblant; je lu brûlai après la troisième lecture, & la pré-

mié-

mière fois que je le reus, je lui fis confidence de mon embarras. Je voulus lui faire une mercuriale sur la liberté qu'il avoit prise, au lieu de s'en excuser, savés vous ce qu'il fit? Il se moqua de moi. Il me fit convenir que j'avois lu sa Lettre, avec une grande satisfaction; il devina que je l'avois relue plus d'une fois; Et là dessus il traita d'extravagans tous mes scrupules, Et me fit promettre de lui répondre, dès que l'occasion s'en présenteroit. Vous sentés qu'après une telle promesse, je ne pouvois plus m'en défendre.

J'avoie bien que j'ai du plaisir à lui écrire Et à recevoir de ses Lettres, Et que notre Correspondance, quand nous sommes absens, n'a rien de plus criminel, que nos entrevües, qui se passent avec toute la tendresse, Et la bienséance possibles. Mais n'est-il pas tiran que que je lui écrive parce qu'il le veut? Et que diront, si jamais ils le savent, les sévères Partisans de la Bien-séance? Convient-il qu'une jeune Fille écrive à un Cavalier? A son Amant? Les Prudes, dont la Vertu charitable craint toujours pour celle du Prochain, diront que c'est exposer son honneur. Les Mamans. . . . Non je ne veux plus lui écrire. . . . Cependant il le veut, Et le plaisir. . . . Tenés, Monsieur le Spectateur, je ne s'ai ce que je vous donerois, si vous pouviés une fois établir, qu'il est per-

permis d'écrire à son Amant, pour le moins autant qu'il est permis de l'aimer. Car je ne me fais pas plus de scrupule de mes sentimens pour lui, que de ceux que je lui ai inspirés. Come je l'ai conquis sans dessein, je l'ai aimé sans le vouloir. Comment voulés vous qu'une jeune Fille sans expérience s'aperçoive qu'elle commence à aimer? Les progrès de la Passion sont si insensibles! Elle agit si sourdement! Ah! Monsieur, si vous n'avez jamais aimé, consultez ceux qui ont des sentimens plus tendres, ils vous diront tous, que du moins la première Passion est involontaire. On n'est pas également forcé à écrire à son Amant & à lui faire toutes ses fantaisies. Ainsi faites moi le plaisir de me dire, s'il y a en amour des devoirs qui regardent un Sexe, sans regarder l'autre? Si, pendant qu'il est permis à mon Amant de bazarder une Lettre, il m'est défendu de la recevoir, & d'en faire autant? Si c'est la Raison ou le Préjugé, qui oblige une Fille à faire des minauderies, lorsqu'on lui déclare une Passion, ou qu'on lui propose un Mariage, qui lui fait plaisir?

J'ai déjà fait ces Questions à bien des gens, qui passent pour raisonnables. Ils ont tous été contre la liberté de nôtre Sexe. Mais je soupçonne, que c'est sans raison, parce que ceux à

qui j'en ai demandé, se sont emportés contre moi come si j'avois blasphémé.

Moi, qui ai résolu de bien faire, mais qui voudrois savoir pourquoi ce que je fais est bien, je me suis adressée à vous, pour m'éclaircir. Je verrois avec plaisir le nombre de mes Devoirs diminuer. Il est presque impossible, lorsqu'ils se multiplient extrêmement, qu'on ne soit pas tentés de manquer à quelques uns, & il est à craindre qu'on n'observe fort exactement ceux qui ne sont fondés que sur le Préjugé, tandis qu'on violera ceux que la Raison comande &c.

LUCINDE

RÉPONSÉ À LUCINDE.

Vous me faites injure, LUCINDE, en soupçonant que je n'ai jamais aimé: C'est l'Amour qui fut le grand Mobile de toutes mes Aventures; c'est à lui que je dois tout le bonheur & tous les malheurs de ma Vie. C'est une de ses Tempêtes, qui m'a jetté dans la Solitude où je me trouve, & dont j'ai voulu remplir le vuide, en donnant au Public ces Discours périodiques. Je conois toute la force de la Passion. Je fai combien on a de peine à se refuser à ce qu'elle comande. Car enfin ne vous y trompés pas, ce n'est point vôte Amant qui vous tiranise, c'est l'Amour.

Su-

Suposés pour un moment, que vous n'aimiés point celui qui captive vôtre Cœur, avec la même adresse & la même éloquence, avec la même gaité & le même tour d'Esprit, il n'obtiendrait de vous ni Tête à tête, ni Lettres. Ainsi ne me demandés point ce qu'on doit acorder à la Tiranie d'un Amant, demandés moi plutôt juqu'où l'on peut se relacher de la sévère Bienfiance, en faveur d'une Passion chérie ?

Si par exemple, instruit par mes malheurs & par mes Réflexions, je redevenois assés jeune, pour aimer avec quelque succès; persuadé que les deux Sèxes ont les mêmes Passions, les mêmes foiblefès, les mêmes Facultés, je n'imposerois point à celle qui m'auroit charmé, des Loix particulières, & je serois convaincu que le Devoir n'exige rien d'un Sèxe, qu'il n'exige aussi de l'autre. Je croirois qu'il n'y a point de danger à m'acorder tout ce que je pourrois demander sans honte. J'abolirois en Galanterie toutes ces Loix arbitraires de la Bienfiance, en conservant seulement celles qui peuvent mettre du piquant dans un Commerce tendre.

Mais quel Amant trouvera-t-on, qui dans la fleur de son âge sache penser ainsi ? Vous en trouverés qui feront semblant de philosopher avec vous sur ces matières ; & qui après

avoir faisi vôtre foible pour le Raifonnement, vous conduiront par leur subtilité jufqu'à leur acorder des faveurs, qui pour être innocentes en elles mêmes, ne le paroïtroient pas aux yeux du Public. Vous aurés mis ainfi vôtre Réputation entre les mains d'une perfonne; dont vous ne conoiffés pas la difcrétion, qui vous en eftimera peut-être moins, ou qui s'en fera un titre & un moïen pour obtenir ce que vous ne devés pas lui acorder.

Ne me trouvés vous point trop févère; *Lucinde*? Non je ne le fuis pas. Je vais vous prouver jufqu'où va mon indulgence. Si, par une épreuve infaillible, vous avés pû vous affûrer, que vôtre Amant eft tendre, délicat, vertueux, fidèle, acordés lui fans réferved tout ce qui ne fe trouve pas défendu par le devoir réel. Les mots de *Rendés-vous*, de *Tête à Tête*, de *Billets doux* font devenus odieux, parce qu'ils étoient le fignal du Crime: Mais quelles Loix les ont décidés criminels en eux mêmes? Supofés un Amant tel que je viens de vous le dépeindre; il vous aime, cette Conquête vous fait plaisir, il vous le déclare; pourquoi lui refusés vous la fatisfaction de fe croire aimé, & à vous celle de le combler de joie, en le lui aprenant? Ce plaisir une fois acordé,

pour-

pourquoi ne le pas répéter souvent ? Vous êtes absens , pourquoi ne vous point écrire ce que vous entendiez avec tant de délices ? Pourquoi ne pas vous doner , par ce moien des nouvelles réciproques de ce qui intéresse votre cœur ? Vous vous voyés avec plaisir , pourquoi ne pas vous marquer les lieux & les momens où vous le pourrés faire avec plus de sûreté ?

Mais plus vous acorderés de faveurs contraires aux préjugés reçûs , plus vous devés prendre soin de les cacher aux yeux du monde , qui ne se relache qu'à la longue , & come par un consentement général , des Loix que ce consentement a établies , sans qu'on en puisse découvrir la raison. Ce que vous voudrés cacher au Public , cachés le surtout à deux sortes de personnes ; à vos Adorateurs , & aux fausses Dévôtes. Les uns voudroient se venger d'une préférence , qu'ils jugeroient injuste ; les autres jugeroient ; je sai bien pourquoi , que celle qui se relache sur les bienséances extérieures & arbitraires , qui font le Masque de la Vertu ; se relache encore plus , sur la vraie pureté & sur l'intérieur. En moins de rien vous seriés décriée.

Gardés vous cependant de pousser la réserve au de là de ce qu'on exige comuné-

ment, ce ne feroit point une Vertu; vous n'en feriez pas plus sage, & ceux qui ont beaucoup vû, vous soupçoneroient avec quelque vraisemblance de l'être moins.

Pardon, *Lucinde*, si ma Morale est un peu nue; avec plus de tems j'aurois pû y mettre plus d'art. Peut-être auroit-elle moins plû à une Personne aussi naive. Du moins l'obéissance est prompte, & ce que vous venés de lire est sans fard.

Passons a la seconde Lettre: Je vous ai dit, *Lecteur*, qu'elle étoit d'un Militaire vous l'aurez reconu au stile.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Quelques Beaux Esprits, qui lisent le *Mercur*, m'ont fait comprendre que vous aviez voulu me peindre sous le nom de *Triptolème*. Votre lacheté vous cache à ma vengeance: Ils se sont chargés du soin de découvrir qui vous êtes, fussiez vous au centre de la Terre. Quand à moi, je dédaigne un pareil souci, mais s'il viennent à vous découvrir, je saurai vous apprendre, qu'on n'offense pas impunément un Home de ma sorte & qu'un Officier de Cavalerie, s'il n'est pas amusant, sait faire repentir ceux qui prétendroient amuser de lui le Public.

T U F I E R E

Des

DÈs gens qui ne me conoissent pas pour être le Spectateur ne viennent dire de tems en tems : Savés vous qui est *Florimond* ? Savés vous qui est *Acaste* ? Ne reconoissés vous pas *Lucile* ? N'avés vous pas compris qui est *Madame de Narré* ? Je suis forcé de leur répondre que non ; & là dessus , ils me soutiennent que c'est un tel que j'ai voulu peindre. Ils me nomment la plupart du tems des Originiaux , que je ne conois pas plus que je ne conois Monsieur de *Tufière*. Ce n'est pas que je ne tâche de faire mes Portraits d'après nature ; mais je n'ai point entrepris de peindre la Nature en détail. Si j'ai quelque fois en écrivant , un Original devant les yeux ; je le défigure & je le charge à mon gré , j'ajoute & je retranche aux circonstances accessoires ; j'emploie en un mot tous les moiens possibles pour rendre l'Image plus faillante , mais en même tems moins reconoissable. Si on trouve après cela qu'un de mes Portraits ressemble exactement à quelqu'un ; on peut être convaincu , que je n'ai pas eu envie de le peindre. Si au contraire , il n'y a que les traits principaux , qui soient reconoissables ; il se peut bien que sur trente applications différentes qu'on en fera , l'une d'elles soit la véritable ; mais aucun de ceux qui cherche-

ront à me deviner ne pourra s'assurer de la vérité. Souvent on croira d'avoir rencontré, tandis que mon Original est mort depuis 20. ans, ou éloigné de cent lieues, ou enfin enterré dans quelque solitude, depuis un tems considérable.

Par conséquent, m'attribuer d'avoir eû en vûe un tel ou un tel, c'est come si on acusoit aujourd'hui *Molière* d'avoir eû en vûe le doucereux *Celestin*, qui n'est venu au monde que trente ans après la représentation du *Tartuffe*. Si après ces protestations, que j'accorde à la Vérité & au Public, plutôt qu'aux menaces, quelqu'un s'obstine à se reconoitre; tant pis pour lui. Pour moi je m'en réjouis; c'est un suffrage en ma faveur.

Avant que de finir je dois dire un mot d'une Lettre qu'on a écrite à mon occasion, dans le précédent Journal (Octob. p. 355.) L'Auteur, pour répondre a une Critique qu'il appelle polie, me reproche des *Phrases touchées*, des *Expressions impropres* &c. Je lui rends grâces de l'avis, & je ne négligerai rien pour me rendre dans la fuite plus digne d'être lû; mais j'aurois bien voulu, qu'il se fût vengé, en me citant les endroits où il y a des fautes réelles; il auroit été facile de les trouver; au besoin même, j'en montrerois

rois plusieurs, que je n'ai remarqué qu'après l'impression. Mais, sans doute par ménagement, l'Anonime n'a cité que deux Phrases où je n'ai point sù voir de faute. Il prend vivement le parti de *Lucile*, qui étoit un do de mes Ennueux. Mais une preuve qu'il s'est trompé, c'est qu'il compare son *Lucile* au Soleil & aux Astres; & je vous proteste, *Lecteur*, que le *Lucile* que j'avois en vûe ne leur ressemble point. Ce seroit tout au plus en Littérature une Étoile nébuleuse.

La troisième Lettre, dont j'avois résolu de vous faire part ne m'a point été écrite en Original. J'en ai reçu la Copie dans une Envelope, qui contenoit ces mots: *Si vos Observations s'étendent jusques à Paris; si vos Discours doivent être des Mémoires pour l'Histoire générale & particulière de l'Humanité; voici qui mérite d'y avoir une place. Ce qui suit étoit copié de la même main.*

PARIS ce.....

CEssés une fois, Monsieur, de nous attaquer sur nôtre frivolité. Tant de preuves que nous en avons données ne vous convaincront-elles jamais, que toute la France n'est pas entraînée par ce tourbillon, qui nous pousse d'objets en objets, sans nous fixer à aucun? Pensez-vous encore que la Mode est une Divinité bisarre, à laquelle

quelle nous nous consacrons sans raison, & que nous servons sans discernement. Croires - vous éternellement, que nous reléguons tristement le Bon-Sens chez nos insipides Voisins. Terminés vos plaintes & vos railleries. La Mode triomphe. Son Empire, fondé sur une utilité générale & reconüe, va se joindre à l'Empire des Arts utiles, pour rendre nôtre Siècle le Maître des Siècles à venir, & l'objet de leur admiration. L'étude de la Toilette ne se bornera plus à trouver l'art dangereux de séduire & d'enchaîner; ce sera dans peu une méthode heureuse, pour saisir toutes les Sciences. Elle n'a pas encore aquis toute la perfection qu'elle aura dans la suite, mais il est facile d'en suivre les progrès. Enfin, Monsieur, pour ne vous pas tenir plus long-tems dans l'incertitude, je vous aprens que nos Dames se coëfent depuis deux jours à la rentrée du Parlement. Cet Evénement heureux, que toute la France célèbre est donc à jamais consacré dans les Fastes de la Mode.

Vous vous souvenés, Monsieur, d'un tems où nôtre Mercure rendoit compte des principaux changemens que les Dames faisoient dans leur Habillemeut. Ce détail de Modes surannées, pouvoit être assés intéressant pour des Provinciales, mais il ne l'étoit pas pour nous, qui avions déjà vü la naissance & la chute de la Mode, dont il donoit la Description. Cependant,

dant, Monsieur, si on avoit soin en retranchant les petits détails, de donner une Histoire suivie des grandes Révolutions de la Mode; cet Ouvrage ne pourroit-il pas plaire aux gens du bel air? Et si ces Révolutions doivent avoir de l'Analogie avec les Evénemens du Monde politique, ne seront-elles pas d'une grande utilité? Et ne pourra-t-on pas s'en servir pour apprendre d'une manière amusante l'Histoire? On a donné le Règne de Louis XIV. par les Médailles; on donnera l'Histoire Universelle par les Coëfures. On ne dira plus cet Evénement arriva sous le Gouvernement d'un tel Prince. On dira qu'il est arrivé dans le tems des Habits-couleur de chair.

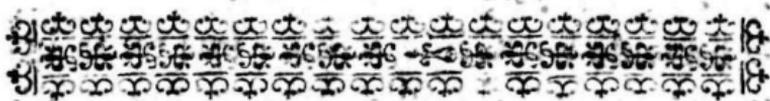
Ne mettés point cette méthode au rang de ces Ouvrages futiles, qu'un moment fait naître & qu'un moment détruit. C'est là un de ces progrès inouis de l'Esprit humain, que de grands Génies préparent de loin, auquel de petits Génies contribuent, sans s'en apercevoir, & que des Génies heureux savent porter au dernier point de perfection. Remarqués ici, Monsieur, une suite, un enchainement que l'attention découvre toujours dans le progrès des Arts. L'Histoire par les Medailles c'étoit le premier pas; c'en étoit un second d'écrire les Révolutions de la Mode dans le Mercure, à côté des Nouvelles publiques. On vient d'en faire un nouveau en

non.

nommant les Habillemens suivant la situation des Affaires, & en leur donnant des Noms fameux, qui figureront dans l'Histoire. Il ne faut plus que donner aux Coesures une figure assortie à leur nom, graver chaque nouvelle Mode, en donner la description, en interfoliant les Estampes, afin de mettre à côté de chaque variation, l'événement qui y a donné lieu. On pourra même donner dans la suite, sur le même plan, toutes les Sciences. Nous nous sommes déjà coesés en Rhinoceros, voilà l'Histoire naturelle; En Comète, voilà l'Astronomie, & ainsi du reste.

Ne trouvez vous pas, Monsieur, cette invention digne d'un Siècle & d'une Nation où l'on apprend la Géographie en batant le pavé de Paris; la Morale dans des Romans licentieux; la Métaphysique dans les Pièces de Théâtre; la Philosophie dans les Bras de la Volupté; & les Sciences de Raisonnement, dans les Dictionnaires. Je suis &c. S. P.

Q.



CAUSE ACADEMIQUE,

Plaidée au Colège de

LOUIS LE GRAND.

LE Père *Geoffroi*, l'un des Régens de Rhétorique du Colège de *Louis le Grand*, est l'Auteur de cet Exercice, auquel assistèrent nombre de Personne de la première distinction. Le choix heureux du Sujet, uniquement relatif aux Sciences & aux Belles Lettres, assigne naturellement à ce Morceau une place dans notre *Journal*; mais la manière dont il est exécuté, nous persuade surtout que nos Lecteurs verront avec plaisir l'Extrait que nous allons en donner. Il doit servir de preuve, des soins particuliers que l'on prend, dans cette excellente Ecole, & des moïens ingénieux que l'on y emploie, pour augmenter les progrès de la brillante Jeunesse qui y étudie.

Dans l'Exercice dont il s'agit, une Académie propose des Récompenses inégales, selon l'inégalité des Services que leur rendent les différens Caractères d'Esprit. Cinq Académiciens se disputèrent la préférence. L'un parla pour l'*Esprit inventeur*, qui par
la

la force de son Génie se fraie une route inconüe & fait des découvertes nouvelles. L'autre plaida pour l'*Esprit imitateur*, qui trouve dans la souplesse & la flexibilité de son Talent, toutes les qualités nécessaires pour égaler les Modèles les plus parfaits. Un troisième prit la défense de l'*Esprit qui perfectione*, & par là corrige les défauts même de l'Inventeur. Le quatrième fit valoir les Droits d'un *Protecteur*, éclairé & puissant, qui, sans avoir les Talens qui font les Artistes, fait cependant animer, produire & répandre le goût des Arts. Le cinquième prétendit, que le *Critique*, qui épure les productions & venge les Arts & les Lettres, possédoit le Talent le plus précieux, & par conséquent le plus estimable.

Mr. de Coigny, qui étoit chargé de décider entre ces divers Concurens, comença par exposer le Sujet avec beaucoup de graces & de clarté. Pour ne rien laisser à desirer, il traita en peu de mots la Question, qui est devenue si célèbre de nos jours, savoir, *Si les Beaux-Arts ont contribué à épurer les Mœurs ou à les alterer*. Il remarqua que le Paradoxe injurieux qui l'a décidé contre les Arts, ne s'appuioit que sur un Esprit de Sophismes, une Philosophie austère, une Eloquence impétueuse, soutenüe du crédit im-

impérieux de la Mode, & des graces féduifantes de la Nouveauté.

Quelqu'injurieux qu'ait été cet Arrêt pour les Arts, il les félicita d'une Dispute, qui leur avoit procuré *cet Ouvrage mémorable en leur faveur par un Roi**, Amateur éclairé des Lettres, dont il a fixé l'empire dans une de nos Provinces, aussi remplie des Monumens de son Goût, que de ceux de sa Bonté; où le Sceptre dans une Main & le Compas dans l'autre, il anime par son exemple les Talens qu'il enrichit par ses bienfaits; mérite come Savant les récompenses qu'il distribue come Protecteur, immortalise les Arts, & se rend immortel par eux.

Il ajouta, que si dans cet âge le plus favorisé par les Lettres, les Muses & les Vertus ne font plus regardées come Sœurs, mais come Rivaless, les Mœurs sont peut-être plus coupables envers les Lettres, que les Lettres ne le sont envers les Mœurs; que si la contagion a passé du Parnasse dans les Sociétés civiles, le poison y avoit été préparé, & n'a fait que revenir à sa source; que l'afoblissement des Arts a comencé par celui des Talens, & que ceux-ci enfin, n'ont perdu leurs Droits sur l'admiration des Homes, que lors que plus jaloux de leur faveur que de leur estime, ils ont
prosti-

* Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

prostitué aux Passions, les hommages qu'ils ne devoient qu'aux Vertus. Il parloit devant une Assemblée, qui conoissoit le prix des Beaux-Arts. Il ne s'étendit pas d'avantage, & il pria chaque Academicien d'exposer ses prétensions.

Mr. de *Trans* se leva & parla pour l'*Esprit inventeur*, avec la noblesse qui caractérise ce Talent. Il établit ses Droits, sur ce que le *Génie inventeur* n'a point de Modèle, Titre qui annonce une supériorité de Gloire qu'on ne peut disputer sans injustice. Le *Génie inventeur* sert aux autres de Modèle, Titre qui porte une étendue de Bienfaits qu'on ne peut méconnoître sans ingratitude. Il ne s'arrêta pas à déprimer ses Rivaux. Pour faire sentir la supériorité de l'*Inventeur*, il se contenta d'en faire conoitre le *Génie*.

Qu'est-ce qu'un Inventeur, dit-il? Un Home sorti de la foule & du rang des Esprits, pour qui il est un genre d'Idees, de Connoissances, j'ai pensé dire, un genre d'Humanté, distingué du nôtre; qui placé dans une Sphère supérieure, approche de la Divinité, domine sur tout ce qui s'en éloigne, est en Spectacle quand il s'élève, & ne descend que pour être un Exemple: Un Home, dont l'ambitieuse Capacité ose défier tous les Génies, qui ont paru avant lui sur la Terre; voit les routes qu'ils

est tenues, ne daigne point y entrer; rougiroit de se borner à les suivre; ne se contente pas de les atteindre, aspire à les surpasser; souvent ne va pas plus loin qu'eux, mais découvre de nouvelles Régions, où ils n'en ont pas même soupçonnées; quelquefois comence sa Course où ils ont fini la leur, & dès les premiers de ses pas, frappe au terme que les derniers des leurs n'ont pas rencontré: Un Home qui portant ses vûes sur toute la Nature, voit d'un coup d'œil ce qui a échappé aux regards de l'Antiquité la plus éclairée; qui se déclare le Rival des Siècles passés, se rend le Modèle des Siècles à venir, surpasse la Gloire des uns, prépare l'Instruction des autres, est la Lumière & l'Oracle du sien: Un Home dont la Naissance est une époque pour le Temps où il a vécu; qui tient à tous les Ages, par des Droits sur leur Admiration & leur Reconnoissance; devient come le Fondateur d'un Peuple, le Père de tous les Artistes, l'Home de tous les Arts, & le Maître de tous les Homes.

Malgré tous ces traits magnifiques, il crut n'avoir pas encore représenté tout l'Inventeur. Il fit admirer la hardiesse de ses Projets, la pénétration de son Discernement, l'activité de ses Pensées, la force de ses Combinaisons, la puissance son Génie, qui produit come un nouveau Monde dans celui que nous habitons, qui laissant le Peuple des

Esprits s'amuser sur la surface de la Terre , va jusqu'au sein de la Nature , établir son Empire ; imite en quelque sorte par la fécondité de son Action celle du Créateur , & s'efforce de diminuer l'intervale qui est entre Dieu & l'Homme. Aussi remarqua-t'il , que dans l'Antiquité la plus reculée ; on n'a voulu que des Dieux pour Inventeurs des Arts ; ou de leurs Inventeurs on a fait des Dieux. Qu'est-ce donc qu'un Inventeur parmi ses Rivaux ? C'est un Souverain parmi des Sujets révoltés ; ajoutons un Bienfaiteur parmi des Ingrats.

Les Bienfaits de l'Inventeur sont aussi sensibles que sa Gloire est éclatante. Sans lui rien n'existe dans l'Empire des Arts & des Lettres. M. de Trans n'avoit pas besoin de preuve. Il rapella seulement à ses Rivaux leurs Obligations personnelles , & traça en grands traits , les services que l'*Esprit d'Invention* a rendu aux Arts & aux États : Inventions utiles , qui guident les Pilotes , qui ouvrent de nouveaux Mondes , & rapprochent les Climats plus éloignés : Inventions précieuses à l'Humanité , qui donnent mille formes différentes au Cuivre , à la Fonte , au Bronze , au Marbre , pour transmettre aux Siècles futurs , les Actions des Héros , les Travaux des Savans , le souvenir même des Persones les plus chéries : Inventions pour

Gloire, qui ont immortalisé un *Archimède*, un *Bacon*, &c. Inventions pour l'Ornement, pour l'agrément, qui nous procurent tant d'Arts agréables, ces Glaces, ces variétés de chûtes, & de jeux des Eaux. A cette occasion Mr. De *Trans* loüa les Jardins charmants d'*Orli*, où les Fleurs sont cultivées par les Mains victorieuses du Héros de *Parme*, de *Guaftalla*, de *Viffembourg*, qui honoroit de sa présence cette Assemblée *.

Après ce Discours, plusieurs fois aplaudi, M. de *Villevielle* parût, pour soutenir les Droits de l'*Imitateur*. Il fût si bien faire passer, dans sa Diction, la douceur & la délicatesse de son Caractère, qu'il prévint aussitôt en sa faveur. Il prétendit que le ton impérieux, qu'avoit employé son Rival, marquoit moins la supériorité d'une Cause, qu'il n'en couvroit la médiocrité. Il avoua cependant, avec une modestie simple & naïve, que le Talent imitateur n'est pas celui qui brille le plus dans l'Empire des Arts; mais il soutint que c'est celui qui les fert avec le plus de peine & le plus d'utilité; qu'ainsi la peine de l'Imitation balance la gloire de l'Invention, & que l'utilité de l'Imitateur l'emporte sur la supériorité de l'Inventeur. Il fonda, sur ce double titre, ses prétensions!

* Mr. le Maréchal de *Coigni*.

& les exposa avec tant d'art , qu'il fit presque oublier l'admiration naturelle qu'on a pour les Inventions.

Tous Traits marquoient un grand choix; ils étoient placés dans le jour le plus favorable. Sa peinture des Services que rend le Goût de l'Imitation étoit des plus animées. *C'est ce goût , dit-il , qui entretient ou rapelle celui des Anciens , c'est à dire, de ces Fondateurs ou de ces Maitres de la Littérature , qui ne sont négligés que par des Esprits assez superficiels pour ne chercher que l'Esprit dans les Lettres , & assez vains pour n'y souffrir que le leur , qui , à peine Habitans du Parnasse veulent quelquefois en être les Arbitres ; n'ont pas de Voix dans les Comices Littéraires , & veulent y donner le ton, & avant que d'avoir le Talent d'être Imitateurs , prétendent à la Gloire des Modèles.*

Il fit remarquer , que le mépris de l'Imitation est l'époque ordinaire de la dégradation des Lettres. *Cette dégradation comença dans la Grèce , lors qu'après avoir dédaigné la riche simplicité de Démosthène, les Phalériens introduisant dans le Discours ces vaines profusions qui épuisent bientôt les Richesses & n'en supposent pas toujours , substituèrent l'Elégance à l'Eloquence , l'Esprit au Génie , & des doucours de Langage , propres à amuser des Enfants , à ce ton mâle & victorieux qui rapelloit*
les

les Loix dans Athènes, excitoit l'émulation dans la Grèce, & portoit la consternation dans la Macédoine.

Les Lettres se dégradèrent en Italie, lorsqu'Horace, Virgile & Cicéron eurent disparu. Subjuguée par le Génie altier & audacieux des Lucain & des Sénèque, séduite par l'Esprit fin & délicat des Plin & des Mamertin, Rome ne fit à ses anciens Maîtres, que l'honneur de balancer quelque tems entr'eux & leurs Rivaux; & par ce défaut d'Imitateurs, perdant la trace des Modèles, sortit du goût de leurs Siècles, & tomba dans la barbarie des autres.

Ce Discours ingénieux finit par ce Compliment au Juge, qui fût universellement approuvé, & qui pouvoit seul tenir lieu d'Apologie. Le Talent que j'ai défendu, doit-être le vôtre, Monsieur; & s'il est le vôtre en effet, rien de ce qui comble les plus brillantes destinées ne doit manquer à celle qui vous attend. Fixés vos regards sur ce Héros, autrefois l'Achille, aujourd'hui le Nestor de la France; fixés les sur cette illustre Mère, si honorée, si supérieure aux boneurs qu'on lui doit, si digne de ceux qu'on lui rend; leurs Exemples vous apprendront à être grand sans hauteur, facile sans foiblesse, l'ornement de la Cour, l'agrément des Sociétés, le Protecteur & le Soutien

des Talens , l'Ami & l'Exemple des Vertus. On représente ici , l'Imitation come un Travail sans Gloire. Ce reproche doit cesser à vous , vôtre Gloire sera d'être Imitateur.

L'Esprit qui perfectionne , réunit les Richesses de l'Invention & les Graces de l'Imitateur. M. le Vasseur, qui étoit chargé de sa défense , le présenta sous ce point de vûe. Il enchérit même sur cette idée , & il prouva, que sans ce Talent l'Imitation n'est d'aucun mérite , l'Invention n'a qu'un mérite commencé. Il rabaiſſa beaucoup le travail obscur de ce vil Peuple d'Imitateurs, toujours captivé sous des Idées étrangères, qui ne fait marcher que sur les pas , à la volonté, sous la main, par l'ordre & avec le secours d'un Conducteur. Il prévint les reproches qu'on pouvoit faire au Talent qui perfectionne, puisqu'il est lui même Imitateur. Oni, rephqua-t'il; mais l'Imitation n'est pas son seul Talent. Il imite, mais en Maître. Qui ose se faire le Rival de son Modèle, peut aspirer à être son Vainqueur; il est souvent plus son égal; il lui ajoute assés de Richesses pour paier celles qu'il en reçoit; il suit son Plan, mais le redresse; il travaille sur son Fond; mais l'embélit, & même en l'imitant, se rend Modèle. C'est en suivant cette route, qu'il parvient à créer come l'Inventeur.

Pour

Pour ne rien perdre des avantages de sa Cause, M. le Vasseur faisoit les Inventions, dans le moment où elles viennent d'éclorre, & il montra avec force, que sans le Talent qui perfectione, ce n'est qu'un amas confus d'Opinions vagues; Masse informe & irrégulière, qui dans son existence incertaine tient plus du néant dont elle sort, que du jour où elle se montre, & ne se dégage des ombres, qui couvrent l'Abîme où elle étoit ensevelie, que pour se perdre dans les écarts d'une Imagination errante & ambitieuse, que la témérité entraîne, que le hazard conduit; qui marche, sans suivre de route; s'arrête sans rencontrer de terme; se prête à tous les objets, ne se donne à aucun; pense calculer leurs rapports, ne compte que ses erreurs; & croiant tout trouver, se perd elle même dans tout.

Il compara les écarts de l'Inventeur à la marche sûre & réglée de l'Homme qui perfectione. Rien ne reste imparfait dans ce qu'il commence, rien aussi n'est négligé dans ce qu'il achève, & le point où il s'arrête est celui que la Nature a marqué.

M. de Soulligné, qui parloit pour le Protecteur, évita toutes les discussions, pour intéresser les sentimens. Il montra que le Protecteur est digne de la reconnoissance des Arts, par les Talens que ses Dons font

éclore, digne de la Reconnoissance des Talens, par la Gloire que sa Protection répand sur les Arts.

Son Discours fut une peinture vive & naturelle du triste état où se trouvent les Talens, presque toujours persécutés par la Fortune, si un Protecteur puissant ne vient soulager leur misère & les tirer de l'obscurité. On l'entendit avec plaisir rapeller tous les prodiges qu'ont operés par leurs libéralités les *Mécène*, les *Colbert*, & tant d'illustres Protecteurs, qui ont reproduit dans les divers Empires les Chefs-d'œuvres des Arts. *Sous leurs Auspices*, les *Praxiteles* & les *Phidias* trouvent des *Imitateurs dignes d'être leurs Rivaux*, & qui, s'ils n'ont pas la supériorité du défi, soutiennent la gloire du parallèle. De *modernes Zénons*, de *nouveaux Zeuxis* surprennent la Nature, enlèvent ses traits, & trompent ses regards. Des *Zoroastres* interrogent les Cieux, tandis que des *Archimèdes* mesurent la Terre. Tous les Arts approfondis par tous les Talens, ouvrent leurs Trésors, dévoilent leurs secrets, enfantent les Mondes qu'ils imaginent, & embélistent celui qu'ils habitent.

Le Portrait qu'il fit de cette troupe d'Amateurs, aujourd'hui si nombreuse, brilloit par une multitude infinie de traits ingénieux, que

que les bornes de cet Extrait ne permettent pas de rapporter.

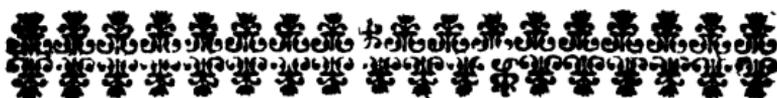
Le *Talent critique* trouva dans M. De Choiseul un excellent Défenseur. Il s'annonça par des vivacités & par des faillies, qui lui méritèrent tous les suffrages. Il soutint toujours ce ton, & parût fort surpris, qu'on disputat la préférence à la Critique, qui est le Talent qui sert le mieux les Lettrés, & celui à qui il en coute le plus pour les servir. Suppositions frauduleuses, Manèges artificieux, Rivalités, Jaloussies, Inimitiés des Littérateurs & des Artistes, Défauts des Esprits legers & superficiels, dédaigneux & recherchés, séduisans & dangereux, tout prend sous un Pinceau critique des couleurs animées; mais si la Critique done le droit de tout dire, elle expose souvent au risque de tout souffrir.

Car, qu'est-ce qu'un Critique? Un *Homme toujours en Armes contre un monde d'Auteurs, & contre qui tout le monde est toujours armé. Sa Vie est un tissu d'Orages, tantôt anoncés, tantôt imprévus, souvent mérités, rarement épargnés. Environé d'un Peuple d'Esprits jaloux, parce qu'ils sont ambitieux; sensibles, parce qu'ils sont jaloux; inquiets, parce qu'ils sont bornés; redoutables parce qu'ils sont inquiets; tous le regardent come leur Enemi & se déclarent le sien.* Ces dangers du Critique

furent représentés avec d'autant plus de force, qu'on est plus frappé des risques qu'on court, que des défauts qu'on aperçoit.

Après que tous les Concurrrens eurent fait valoir leurs droits, Mr. de Coigny résuma avec beaucoup de précision tous leurs Discours. Il examina & balança les moïens de défense d'un chacun. Le Jugement qu'il porta, sous un Emblème ingénieux, fixa leurs Mérites & leurs Services respectifs. Au haut d'un Monument qui représentoit le *Parnasse*, fut placé le *Protecteur*, sous la Figure d'un Génie, environé de Raions, qui se distribuent & se répandent sur toutes les Régions habitées par les Muses. Auprès de lui, sous ses yeux, mais dans des Rangs inégaux, furent placés les Talens. A leur tête fut mis celui de l'*Invention*, ouvrant un Globe fermé pour toute autre main que pour la sienne. Celui de la *Perfection* occupoit la seconde place, au milieu des Graces. La troisième fut donnée à l'*Imitation*. La *Critique* n'obtint que la dernière. Ce rang, dit M. de Coigny, est bien éloigné de celui que mérite l'*Orateur* qui l'a défendue. Son Nom, la facilité de son Esprit & la bonté de son Cœur lui en assurent un distingué dans l'Etat; & s'il remplit les Espérances qu'il donne, cette Cause est la seule qu'il puisse perdre.

COM-



COMPARAISON

De L'AVARICE, & de la VOLUPTÉ.

A Mr. D. T.

Volupté ! tes Loix souveraines
Sont l'objet de tous nos desirs,
Tes attraits abrègent nos peines
Et prolongent tous nos plaisirs.

J'Ai autrefois comparé la *Paresse* à l'*Ambition* *, & examiné lequel de ces deux défauts étoit le plus préjudiciable aux Particuliers & à la Societé. Vous m'invités à comparer aujourd'hui la *Volupté* à l'*Avarice*, pour voir lequel de ces deux Vices est le plus dangereux. C'est marcher entre deux Précipices ; mais come vous voulés bien me servir de Guide, je craindrai moins de tomber. N'atendés pas que j'entre dans de longs détails, & dans une exacte discussion. Vous n'aurés de moi que des Réflexions très abrégées. Vous deviés le prévoir, m'étant déclaré pour la *Paresse*, contre l'*Ambition*, il n'est pas difficile de deviner, que je crains la peine & le travail. Après tout, une Question est bien-tôt décidée, quand on la fait

* Journal Helvétique Août 1752.

fait bien, & qu'on la débarasse de tout ce qui lui est étranger.

Examinons d'abord le caractère de l'Avarice, & ses effets; nous tournerons ensuite les yeux sur la Volupté, & nous verrons de quel côté panche la balance.

L'Avarice nous rend durs & insensibles aux maux du Prochain. Comment pourrions nous nous résoudre à les soulager, en lui faisant part de nos Biens, nous qui ne cherchons qu'à les grossir & à les acumuler, nous qui faisons consister notre bonheur à les conserver, & notre gloire à contempler notre Trésor! La tendre compassion peut-elle entrer dans un Cœur qui est tout rempli de l'Amour des Richesses, & qui leur érige un Autel, come à son unique Divinité? L'Amitié implore en vain le secours de l'Avare; il est sourd à sa voix & n'ouvre l'oreille qu'au son flateur de l'Or & de l'Argent.

L'Equité n'a pas plus de pouvoir sur lui. Tout gain lui paroît juste & légitimé. Pour s'en procurer, il n'a pas honte de tendre des pièges à l'Ignorance & à la Bone-foi, & d'user des plus indignes Artifices: Bien différent de *Pline le jeune*, qui aiant acheté une Maison de Campagne, au dessous de sa valeur, ne crût pas être dispensé, par le

con-

consentement du Vendeur, de la païer son juste prix, qui montoit presque au double de ce qu'on lui avoit demandé. Dévoré de la soif de l'Or, l'Avare desire sans cesse & ne jouit jamais.

*Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.*

Si l'Avare est chargé de quelque Emploi, ou de quelque Comission, il s'applique moins à s'aquiter de son devoir, qu'à tourner à son profit la Charge dont il est revêtu, & la Confiance qu'on a en lui. Il ne respecte ni les Deniers publics, ni le Bien des Particuliers; il fait servir son Autorité à les dépouiller sourdement de ce qui leur appartient, & à couvrir ses larcins. D'autant plus coupable qu'on n'ose se plaindre, & qu'il met son vol à l'abri de ses Titres & de son Pouvoir.

C'est bien pis, si malheureusement la Naissance ou l'Electon l'a élevé au dessus des autres, & lui a doné le droit de commander. Il charge ses Sujets de Tailles & d'Impôts; les Subsides les plus injustes & les plus onereux tombent sur le Peuple, à qui on voudroit même faire païer l'air qu'il respire; sans réfléchir, qu'on décourage par ces exactions, le travail & l'industrie, & qu'un

qu'un Argent arrosé de la Sueur & des Larmes des Sujets, est de la Fausse-Monnoie pour le Souverain.

Je n'ai point chargé ce Tableau de noires couleurs. J'ai peint l'Avare tel qu'il est. Dur à l'égard de ses propres Enfans, il refuse les dépenses les plus nécessaires à leur Education. Esclave de ses Richesses, il se reproche les Alimens les plus grossiers, & les plus indispensables; il a regret qu'il faille manger pour vivre, lui qui ne voudroit vivre que pour s'enrichir. Il fait languir l'Ouvrier après son salaire. Avide du Blé du Laboureur, il ne tient pas à lui de le laisser mourir de faim, & de s'engraïsser de sa substance. Moins attaché à la Vie qu'à son Or & à son Argent, la Mort ne les lui arrache qu'avec peine; il tourne sans cesse ses regards sur eux; prêt à pousser le dernier soupir, il voudroit porter jusques dans son Tombeau ses frêles dépouilles, où il a mis sa Félicité.

Le Voluptueux est il moins criminel que l'Avare? C'est ce qui me reste à examiner. Je n'ai garde de m'ériger en Avocat de la Volupté; mais je ne puis me dispenser d'avouer, que je la crois moins dangereuse que l'Avarice. Je ne parle point ici d'une Volupté grossière, qui avilit & dégrade l'Homme; mais

mais il me semble qu'une Volupté délicate n'exclut pas certaines Vertus, & se concilie fort bien avec elles. J'ai connu des Voluptueux, doux, justes, & charitables. Leur Cœur s'ouvroit à la compassion, & leurs Mains n'étoient jamais fermées à ceux qui avoient besoin de leur secours. Une Âme tendre & sensible, est disposée à la bénéfice & à l'Equité. *Jules César* étoit Voluptueux, mais il pardonnoit aisément, & il fût la Victime de sa Clémence. *Henri IV.* étoit aussi Voluptueux; mais jamais Prince ne fût plus juste & moins cruel. Le Voluptueux ne fait guères tort qu'à lui-même; malheureux de ne pouvoir dompter son tempérament & triompher d'un penchant, qu'il a reçu de la Nature.

Comparons plus particulièrement l'Avare & la Volupté, & rassemblons ici, les traits épars dans le Tableau. L'Avare a quelque chose de petit & de honteux: En corrompant le Cœur, elle abaisse l'Esprit; elle dégrade l'Homme, en l'assujettissant à de vils Trésors. N'attendés rien de grand & de noble d'un Avare, dont les regards sans cesse attachés à la Terre, & come colés sur les Biens qu'elle renferme, est incapable de s'élever à des Objets plus dignes de l'Homme. S'il a quelques bones qualités, la source
dont

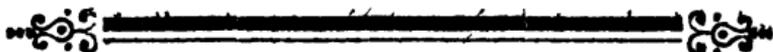
dont elles dérivent, les infecte, pour ainsi dire. S'il est actif & laborieux, c'est pour courir plus vite après sa proie. Ses Talens & son Industrie ne sont excités que par l'avidité fardide du gain. S'il vous fait quelque Présent, son avare Libéralité, n'est qu'un piège qu'il tend à votre généreuse Reconnoissance. Dur & insensible, les besoins & la misère d'autrui ne peuvent le toucher, ni exciter sa compassion. Injuste & cruel, il sacrifie tout à son Amour éfréné des Richesses. Faut-il verser du Sang pour en aquerir, l'Inocence même ne sera pas respectée. *Achab* desire la Vigne de *Naboth*. Je crains déjà qu'il ne devienne Usurpateur & Homicide; déjà il a soif de son Sang, & sa criminelle Cupidité va être assouvie par la mort du Propriétaire.

*Otés l'Intèrêt de la Terre ;
 Vous en exilerés la Guerre ;
 La Paix rentrera dans ses droits :
 Et plus justes que nous ne sommes,
 Nous verrons régner chez les Hommes
 Les Mœurs à la place des Loix.*

Volupté douce & aimable; vous formés les liens qui nous unissent? Ceux qui portent vos chaines n'en sentent point la pesanteur. Vous ne redoutés pas moins les remors du Crime que les chagrins d'une Sa-

Sageſſe trop aſtère. Vous rapprochés ceux que l'Intérêt & les Paſſions vouloient diviſer, & vous nous faites trouver un délicieux plaiſir dans un Commerce réciproque: Vous répandés ſur les traverses & les maux de la vie, un Beume qui les ſoulage: Les Fleurs naiſſent ſous vos pas: Vous êtes pour nous ce doux parfum, qui flatte nos ſens, & nos Organes: Vous êtes ce Zéphir, qui tempère l'ardeur du Soleil; & qui ſuccède aux Vents & à la Tempête.

On dit que la Raiſon a réſemblé les Hommes épars & vagabonds; mais pour apprivoiſer & civilifer des Hommes féroces, elle avoit beſoin du ſecours & des graces de la Volupté.



STANCES *irrégulières ſur la Volupté.*

VOLUPTÉ, pour brifer tes chaînes,
 Mon Amie forme des deſirs!
 Je mépriſe tes erreurs vaines;
 Mais je ſucombe à tes plaiſirs.

La Vertu me paroît aimable
 Elle a tous les Vœux de mon Cœur,
 Mais par un penchant trop coupable
 La Volupté fait mon bonheur.

Bonheur passager & frivole ,
 Je te goute , mais tu n'es plus
 Pour fixer *Zéphir* qui s'envole ,
 Tous nos efforts sont superflus.

Rompant un joug si méprifable
 Je te vois douce Liberté !
 Mais la Gloire à son tour m'acable
 Et séduit mon Cœur enchanté.

Aussi foible qu'il est volage
 Tout flate & trompe son espoir ;
 Ne puis-je , sortant d'esclavage
 Prendre pour Guide le Devoir !

Je fus libre & le suis encore ,
 O Raison ! viens me secourir
 Sous ta puissance que j'implore ,
 Je veux enfin vivre & mourir.

La Gloire & les Plaisirs n'ont plus rien qui m'arrête ;
 Je veux être aujourd'hui le maître de mon sort ,
 M'exposerois-je encor aux coups de la tempête
 Arrivé dans le Port !

Jouët infortuné d'un caprice bifare
 Chercherois-je un faux bien , qui nous rend mal-
 heureux ,
 Dont l'éclat trompeur nous égare
 Et ne laisse qu'un trouble affreux !

Viens rognier dans mon Cœur , douce & sainte In-
 nocence !

Qu'il respecte toujours tes Loix.
 Trompeuse *Volupté* , que le Mondain encense
 Je n'écouterai plus ta Voix.



ÉPITRE à THEMIRE.

Que séduit par l'atrait du Vice,
 De plein gré l'Homme s'abrutisse
 Jusqu'à le suivre obstinément ;
 C'est un grand mal assurément.
 Il m'opose en vain sa foiblesse,
 Et le feu du tempéramment ;
 Mon Cœur , qui pour lui s'intéresse ,
 Fait des Vœux pour qu'il reconoisse ,
 L'excès de son égarement ,
 Et que déplorant son Yvresse,
 Il se redonne à la Sageesse.

Pour honteux que soit son penchant ,
 Il faut convenir cependant ,
 Qu'il prend au moins dans la Nature ;
 Mais que sortant du naturel ,
 Ce foible & frivole Mortel ,
 Contre qui le Bon-Sens murmure ,
 Devienne impertinent & fat ,
 Et ridicule par état ,
 Et que ce soit là son Idole ,
 Oui , voilà ce qui me désôle.
 Faux écart de l'Esprit humain ,
 Que la Raïson & la Satire
 Combatirent toujours en vain ,
 Qui pourra jamais te réduire ?
 Toujours constans dans leur délire ,
 Les Fous iront toujours leur train.
 Cependant raisonnons *Thémire*.
 Est-ce donc le plus grand des maux ,

Que dans le Monde il soit des Sots,
Des Etourdis, des Ridicules ?
Les beaux jours ont leurs crépuscules,
Les beaux jours n'en sont pas moins beaux.

Ce *Fanfaron*, de qui l'audace
Vous étourdit à se prôner,
Qui brave jusqu'au dégainer,
D'une manière indigne & basse,
En tremblant implore sa grace,
Et tombe aux piés de son Vainqueur,
N'usurpera jamais la place
De la véritable Valeur.

Idolâtre de sa figure,
Ce *Petit-Maitre* évaporé,
Petit-Rien, Freluquet doré,
Qui pour mérite à sa parure,
Qui toujours changeant de maintien,
Leger, inconstant & frivole,
Chante, rit, saute, cabriole,
Parle sans cesse & ne dit rien ;
Loin de capter ma bienveillance,
M'atache par la complaisance,
A ce *Jeune-Homme* intéressant,
Qui se parant par bienfaisance,
Plait & figure décevant ;
Qui sentant le prix du silence,
Quoi que d'un Esprit amusant,
Parle à son tour sans pétulance,
Parle peu, mais conséquemment.

Cette *Iris* à mine discrète,
Moitié prude & moitié coquette,

Qui

Qui ne met ni mouches ni fard ,
 Mais qui fait durer sa Toilette
 Pour atraper le fin de l'Art ;
 Dans la recherche étudiée
 D'une parure négligée ;
 Qui d'un terme , à peine indiscret ,
 Dans le Public se scandalise ,
 Mais qui revient & s'humanise
 Dans un *Duo* vif & secret ,
 Ne fait que redoubler mon zèle
 En faveur de cette *Beauté* ,
 Dont l'enjouement & la gaité
 Sont niveés sur le Modèle
 D'une décente Liberté ;
 Qui des aprêts de sa Coëfure ,
 Et du détail de sa parure
 Ne se fait qu'un amusement ,
 Et qu'on voit être constamment
 Badine sans coquèterie ,
 Modeste sans afèterie ,
 Vertueuse par sentiment.

Muni d'une Ame volatile ,
 Ce *Mortel* toujours agité ,
 Qui vers la singularité
 Sentant une pente facile
 Monte l'amufant & l'utile
 Au ton de la frivolité ,
 Fait à mon sens dans sa manie
 Le contraste & l'apologie
 De cet *Esprit* juste , éclairé ,
 Qui , l'Arbitre de son génie ,
 Sait être toujours à son gré
 Frivole , aisé près d'*Emilie* ,
 Par-tout ailleurs solide & vrai.

Chloé, de mille attraits pourvue,
 Brille & séduit par leur éclat.
 Dieux ! quel teint ! Le beau point de vue !
 En seroit il qui l'égalât ?
 Sous cette figure adorable,
 Que *Chloé* seroit redoutable,
 Au Cœur le plus indifférent !
 Mais, vouée à l'impertinence
 Un certain Air de suffisance
 La suit partout, & cependant,
 Sans goût & sans discernement,
 Toujours prompte à l'inconséquence,
 Elle parle come elle pense,
 Et pense très étourdiment.
 L'Esprit tourné vers l'inconstance
 Le Caprice est son Élément ;
 Sans affiète & sans contenance,
 Elle rit jusqu'à l'indécence,
 Et minaude éternellement.

Jeune Beauté, chère *Silvie*,
 Dont les graces forment les traits,
 Vous que ne guidèrent jamais
 Le Caprice ou la Fantaisie ;
 Vous dont le mérite réel,
 Un heureux & beau naturel,
 Et les charmes de la saillie ;
 Vous dont le gracieux maintien,
 L'aimable & charmant entretien,
 L'air prévenant, la modestie,
 Forment un Tableau, dont le prix
 Sera respecté par l'envie,
 Règnez sur nôtre Ame atendrie ;
Chloé n'aura que nos mépris.

Tous

Tous ces Ridicules comiques
 Que je viens dè tracer pour toi,
 Rien moins que dangereux en soi,
 Quoi que souvent épidémiques;
 Ni cent autres de même aloi,
 Que je pourrois peindre en détrempe,
 Ami, ne font point impressïon
 Sur les Esprits de bone trempe.
 Ce que l'on prête d'attention
 Aux progrès de leur tablature,
 Sans nous mener à l'illusion,
 Sans être un fujet de censure,
 Nous déride, & nous divertit;
 Et pour un Sage qui murmure,
 Le reste s'en amuse & rit.

Lors que les Mœurs n'ont rien à craindre
 Des travers de l'Esprit humain
 On peut, come *P'Abdérítain*,
 Rire des Fous, sans se contraindre.
Tbénire, adieu; jusqu'à demain.



B O U T S R I M E Z

Remplis par une jeune Delle.

P Rez émaillez de fleurs, seuls Objets de mes	Vers ,
Vous ofrez mille apas à mon humeur	legère ;
J'admire l'heureux sort de la jeune	Bergère !
Vantera qui voudra la Ville & ses	Travers :
J'envie le bonheur, dont jouit un	Maroufle ,
Qui sans soucis se chauffe avec un bon	Fagot :
Rien ne trouble la paix de ce Porte	Sabot.
Un Habitant de Ville a t'il mis sa	Pantoufle &
Aussi-tôt inquiet, il forme cent	Desirs ;
En vain croit il chercher une agréable	Yvresse,
Il ne l'éprouve point, même dans la	Tendresse:
La Campagne peut seule offrir de vrais	Plaisirs !

R E P O N S E

Du Cavalier , qui avoit fourni les Mots.

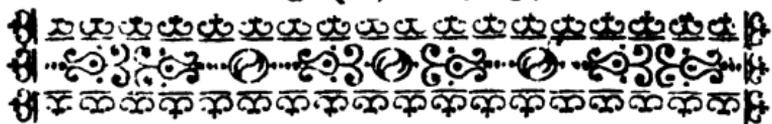
C omment répondre à vos aimables	Vers ,
Aux tours heureux d'une Muse	legère ,
Au goût charmant d'une simple	Bergère ,
Qui trouve aux Champs mille Biens sans	travers ?
Non , il n'est point de si parfait	Maroufle ,
Franc Hérétique & digne du	Fagot ,
Qui , près de vous , n'aima mieux le	Sabot ;
Que de chauffer à la Cour la	Pantoufle.
Pour vous natroient les innocens	Desirs ;
De doux transports y tiendroient lieu d'Yvresse ,	
Le Sentiment formeroit la	Tendresse,
Et vôtres Cœur esferoit les	Plaisirs.

N E U C H A T E L .

CHANSON BACHIQUE,

Sur l'Air, *Atavic à Dantzic.*

O Bacchus !
 C'est ton Jus
 Délectable,
 Qui m'inspire une Chançon ;
 Du secours d'Apollon,
 Qu'ai-je besoin à table ?
 J'aurois beau
 Boire l'Eau
 D'Hipocrène ;
 En bûs - je soir & matin,
 J'y perdrais, sans le Vin,
 Ma peine.
 De ce charmant Breuvage,
 Lors que l'on fait usage,
 Plus d'ennuis,
 De soucis
 Dans la Vie.
 Tel est le sort d'un Bûveur,
 L'êfet de ma Liqueur
 Chérie.
 O Bacchus !
 C'est ton Jus
 Délectable &c.



LES HEUREUX ORPHELINS,
Histoire imitée de l'Anglois. A Bruxelles,
chez les Frères Vasse ; 1754.

EXTRAIT de la Ire. Partie.

UN jeune Gentilhomme *Anglois*, nommé le Chevalier *Rutland*, après avoir parcouru l'*Europe*, dégoûté du tumulte des Cours & du vuide des plaisirs, se retire dans une Campagne, pour y jouir tranquillement de lui même : La Lecture, la Chasse, les Réflexions remplissoient son loisir. Se promenant un jour dans son Jardin, il fût surpris d'entendre des plaintes près de lui ; il s'aprocha, & aperçût dans un Bosquet une Corbeille, dans laquelle il trouva deux Enfans, avec une Lettre, qui lui aprenoit qu'ils étoient jumeaux, qu'ils avoient été batisés, sous le nom d'*Edouard* & de *Lucie*, & qu'on les confioit à sa générosité, sur l'opinion qu'on avoit de ses Vertus. Le Chevalier n'hésita pas ; il leur fit sur le champ doner tous les secours nécessaires, & après ces premiers soins, il fit des recherches pour découvrir à qui ils pouvoient appartenir, & par qui ils avoient été portés

portés dans son Jardin ; mais toutes ses perquisitions furent inutiles. *Eh bien*, dit-il, en regardant avec une bonté tendre, ces petits Infortunés, à qui que ce soit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe en éfet de savoir à qui ils doivent le jour ? Ils ont besoin que je le leur conserve, & c'est tout ce qu'il faut à mon Cœur....

Par goût, le Chevalier prit insensiblement, aux deux Enfans qu'il élevoit, l'intèrèt que d'abord ils n'avoient dû qu'à son humanité. Leurs yeux innocens l'amusoient, & à mesure que leurs idées se dévelopoient, il se faisoit un plaisir, & même une occupation suivie de les former & de les étendre. La Nature sembloit vouloir le paier de la générosité de ses soins, par le caractère dont elle avoit doué ces deux petits Infortunés.

Rutland, malgré sa tendresse pour eux, sentit qu'il faloit enfin s'en séparer, pour leur doner une Education convenable à un âge plus avancé. Il mit *Lucie* dans une de ces Maisons, qui en *Angleterre* tiennent lieu de Couvent, & qui sont destinées à l'Education des Filles de la première qualité. Il n'épargna rien pour développer les rares dispositions, qu'il avoit aperçues en elle, & ses soins eurent tout le succès, qu'il en pouvoit espérer. La tendre reconnoissance de *Lucie* pour

pour le Chevalier , lui donoit un desir si vif de se perfectioner en tout , que quand elle n'auroit pas reçu de la Nature , les plus heureuses dispositions , elle auroit pu les emprunter de ce sentiment.

Edouard fût mis entre les mains d'un Docteur très célèbre , & envoié ensuite à l'Université d'*Oxford* , pour mettre la dernière main à son Education. Il fit les progrès les plus rapides , & il porta si loin son goût pour les Sciences , que *Rutland* craignit qu'il ne lui fût préjudiciable.

Mon cher Edouard , lui dit-il , je vois avec beaucoup de plaisir le goût que vous avez pris pour les Lettres ; mais je voudrois , s'il étoit possible , que vous vous y livrassiez avec moins de fureur , & que vous puissiez surtout éviter cette sorte de pédanterie que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement , dans nos Universités , & dont l'âge , le comerce du Monde , les plus grandes places , ne nous défions pas toujours. Cultivés les Lettres ; mais gardés-vous de vous livrer à l'étude de façon à ne vous pas laisser le tems de réfléchir , & peut être à vous en ôter les moyens. La Nature ne veut être , ni trop parée , ni trop nue. L'Ignorant dégoûte , le Savant ennuie. Cultivés donc vos talens ; mais encore une fois , ne les chargés pas : Ils ne sont rien sans les graces , & les graces ne peuvent pas exister sans le naturel.

Rutland demande ensuite à son Pupille quel étoit l'Etat auquel il se destinoit. *Edouard*, après avoir marqué à son Bienfaiteur sa soumission à tout ce qu'il exigeroit de lui, lui avoua enfin son penchant; le goût le plus vif l'avoit décidé pour le parti des Armes. *Rutland* ne le vit qu'avec peine; mais n'ayant garde de s'oposer à une inclination trop marquée, il obtint pour lui un Emploi, & le fit partir, après lui avoir donné, non seulement les Comodités nécessaires, mais même tout ce qui pouvoit lui attirer de la considération dans son état.

Rutland fit aussi venir *Lucie* à *Londres*; il fût enchanté & surpris des progrès qu'elle avoit faits. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin; des graces sans apprêt, libres & tout à la fois modestes, un air noble & ingénu; ce je ne sais quoi enfin, qui se sent si bien & se définit si mal, achevoit de rendre *Lucie* la personne du monde la plus séduisante. Le Chevalier fût aussi content de son Esprit que de sa Figure; il le trouva naturel & orné; son Cœur lui parût droit & rempli de tous les Principes & de toutes les Vertus qu'il pouvoit désirer.

Le départ d'*Edouard* laissa dans l'esprit de *Rutland* des impressions de tristesse, qu'il
crût

crût pouvoir éfacer en retenant *Lucie* auprès de lui ; mais loin que la présence & les soins de *Lucie* fissent sur son Ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie Il devint distrait, sombre, inégal & presque brusque ; tour à tour il cherchoit & fuïoit *Lucie* ; cent fois le jour, il l'apelloit, & la renvoïoit dans son Appartement.

Il se résolut enfin à la faire retourner dans sa Retraite ; mais la violence qu'il fût obligé de se faire, pour la renvoïer, l'éclaira sur ses sentimens, & il ne pût se dissimuler l'amour violent qu'il avoit pour elle. Il chercha à combattre cette passion, dont il sentoit l'inutilité. Trop vertueux pour abuser de la facilité qu'il pouvoit avoir à séduire *Lucie* ; l'obscurité de sa Naissance, qui pourroit peut-être un jour, le couvrir de honte, étoit, d'un autre côté, un obstacle qui ne lui permettoit pas de se lier avec elle par un engagement plus solide : Le résultat de ces réflexions fût qu'il devoit étoufer ce malheureux amour. Il voulut essaïer à s'étourdir sur lui même, en se précipitant dans le tumulte bruiant du Monde. Il courut les Spectacles, les Bals, les Parties de plaisir ; mais la tristesse le suivoit par tout ; il ne trouvoit que vuide, que fatigues & qu'en-

nui.

nui. Il résolut ensuite de se livrer à l'Étude; mais il n'éprouva que trop à quel point l'Esprit suit le Cœur, & combien il est difficile d'arracher l'un, à ce qui séduit l'autre. Enfin on lui manda que *Lucie* étoit tombée, dans un état de langueur; & que le séjour de *Londres* lui étoit nécessaire, pour lui procurer tous les secours dont elle avoit besoin. *Rutland* l'alla chercher lui-même; elle fût bien-tôt rétablie. On lui conseilla ensuite d'aller prendre l'air de la Campagne; son Amant l'y conduisit avec plaisir. Livré à sa Passion, il ne cherchoit plus à la combattre, mais il vouloit y rendre *Lucie* sensible. Il essaya plusieurs fois de lui faire entrevoir les sentimens qu'il avoit pour elle; mais *Lucie* trop innocente ne le dévinoit pas encore; elle ne lui répondit que par des protestations de respect & de reconnoissance, qui ne faisoient que bleffer l'amour du Chevalier.

Rutland déterminé enfin à l'épouser, lui déclara toute la vivacité de son amour, & le dessein qu'il avoit formé de s'unir à elle. *Lucie* demeura interdite; elle ne pût cacher son trouble; mais ce trouble n'étoit pas celui que *Rutland* auroit désiré, il n'y voioit que de l'indifférence, & cela le désespéroit. Il fit à *Lucie* les plaintes les plus amères; elle lui protesta qu'elle recevroit sa main avec plai-

plaisir. Son Amant étoit trop délicat ; il vouloit de l'amour, & *Lucie* n'en avoit pas ; mais elle lui promit de faire tous ses efforts pour faire naître en elle ce sentiment, qu'il desiroit, & de l'instruire exactement des progrès qu'il feroit dans son Cœur. *Rutland* étoit enchanté de la candeur de *Lucie*, mais il sentoit bien qu'il ne dépendroit pas d'elle de prendre de l'amour.

Le Chevalier avoit quitté la Campagne pour revenir à *Londres*, & il n'avoit encore rien gagné sur le Cœur de *Lucie*. Se promenant une nuit seul avec elle dans son Jardin, il se trouva dans un de ces momens de délire, où tout cède à la Passion & dispaçoit devant elle : Il entraîna *Lucie* sous un Berceau, il la saisit avec transport, & se livrant à toute la fureur de ses desirs, il tenta de les satisfaire. *Lucie*, malgré son trouble, parvint à se débarasser de ses bras ; elle se précipita à ses genoux, & le conjura d'une Voix tremblante & presque éteinte, de vouloir bien l'entendre. *Songés*, lui dit-elle, du ton le plus tendre & le plus pressant, *qu'è c'est une Fille que vous avez jugée digne d'être votre Femme, que vous allez deshonorè. Songez que cette Fille infortunée vous doit sa Vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré que pour m'en faire perdre le fruit avec*

tant

tant d'inhumanité ! ... Rutland , à qui rien n'étoit plus nouveau qu'un Crime , & qui pendant le Discours de Lucie avoit eû le tems de rentrer en lui-même , la releva doucement , & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter ; C'est à moi , dit-il , trop aimable Lucie , c'est à moi à expier par la mort le crime affreux que j'ai voulu comettre. Monstre que je suis , & j'osois me croire de la Vertu ! J'osois vous en donner des Leçons , & ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans ce moment , le plus Scélerat des Homes. Après avoir peint vivement à Lucie ses remors & son repentir , il la conduisit dans son Appartement. Mais à peine fût elle seule , que pour n'être plus exposée aux outrages qu'elle venoit d'essuier , elle se prépara à sortir de la Maison de Rutland. Elle n'emporta qu'un petit Pâquet de Linge , & sortit dès la pointe du jour. Après une course rapide de deux heures dans les Rues de Londres , elle arriva dans une Boutique , pour demander la permission de se reposer. A peine y fût-elle entrée , qu'elle s'évanouit : Une Femme , qui se trouvoit là , la secourut ; & après lui avoir fait reprendre conoissance , la conduisit chés elle. La figure de Lucie l'avoit intéressée ; elle la combla d'amitié. Lucie sensible & reconnoissante lui confia ses Avan-

tures. Mad. *Pikring* (c'étoit le nom de cette Femme,) l'admira, la plaignit & lui ofrit tous les fecours qui dépendroient d'elle. Elle la plaça chez une fameufe *Lingère*, à laquelle elle la recomanda come fa Fille. Il y avoit à peine quinze jours que *Lucie* étoit chez Madame *Yielding*, qu'un Petit-Maitre brillant, sortant d'un Equipage leste & magnifique, descendit dans la Boutique; il fût surprit de voir une figure come celle de *Lucie*, & débutat par un Compliment, du ton le plus cavalier & le plus impertinant. Elle lui répondit, avec un air de fierté, qui déconcerta un peu nôtre Lord; *Adieu, ma Reine, lui dit-il, en partant, vous faites la dédaigneuse, mais je veux être le Pair d'Angleterre le plus deshonoré, si nous ne faisons dans peu une plus ample conoissance.* Milord *Chester* ne manqua pas de revenir le lendemain: *Lucie* fût encore l'objet de quelques douceurs aussi impertinentes que celles de la veille, & auxquelles elle répondit avec dédain. Milord voiant une superbe Garniture de Dentelles, l'acheta, & l'ofrit à *Lucie*, qui la rejetta de son côté, avec un air de mépris, qui l'étona beaucoup. Elle se leva ensuite, & se retira dans une Chambre voisine. Le Lord *Chester*, quoique humilié de trouver une pareille résistance, n'augura pas moins bien du succès. *A propos*, dit-il à la *Lingère*, *n'est-ce pas toi*

Qui la conseille? Ah! sur mon ame, Milord....
Oh! interrompit-il, je prise, à ce que je crois,
ton ame ce qu'elle vaut; mais c'est que si cela étoit,
& que tu fusses d'intelligence avec Lucie, seule-
ment par hazard, tu m'entens bien, tu me conois,
je te respecte fort, mais parbleu, tu ne m'aurois pas
fait impunément cette galanterie. Fais tes refle-
xions sur ce que j'ai l'honneur de te dire, & dans
tous les cas, compte sur ma reconnoissance.

Le lendemain *Lucie* ne voulut point paroître à la Boutique, & travailla dans une Chambre. Lorsque le Lord arriva, il fût surpris de ne la plus voir, & demanda à la *Tielding*, où elle étoit, qui après quelque difficulté, lui montra la Chambre où elle travailloit; il y entra, & voulut l'engager à vivre avec lui, par les offres d'une fortune brillante. *Lucie* reçut de pareilles propositions avec toute la hauteur & le mépris qu'elles méritoient. *Mais ma petite Reine*, reprit le Lord, je vous prie de vouloir bien considérer qu'il y a trois grands jours que j'ai l'honneur de vous adorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté que j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle part.

Lucie voulut se lever pour sortir de cette Chambre, mais il fit des efforts pour la retenir. *Lâche*, s'écria *Lucie*, si tu es trop corrompu pour conoitre ou respecter la Vertu,

aprens que quand j'en pouvois manquer, le mépris, n'en tiendroit lieu avec toi. Milord Chester, piqué au plus vif, ne crut plus devoir la ménager, & osa se porter aux derniers outrages ; mais les cris perçans de *Lucie* firent acourir la *Tielding*, qui lui reprocha de faire pour un rien l'éclat du monde le plus scandaleux. Sur ces entrefaits la bone Madame *Pikring* arriva ; *Lucie* la vit avec transport, & la conjura de la tirer de cette Maison odieuse. Mad. *Pikring* n'hésita pas, & elles partirent ensemble. Le Lord dès le lendemain alla chés cette Femme ; elle le vit arriver & descendit pour lui parler. Il offrit & sa Protection & sa Bourse à Mad. *Pikring* ; il la menaça, il la pria, pour apprendre où étoit *Lucie*, qu'elle lui avoit dit être retournée chez ses Parens ; mais il ne pût rien obtenir. Dès qu'il fut parti, Madame *Pikring*, craignant qu'il ne parvint à découvrir que *Lucie* étoit chés elle, chercha les moiens de la dérober à ses poursuites. *Si je méprise ses offres, je crains ses violences, dit-elle ; il n'est sûrement pas amoureux, mais il croit l'être ; sa tête est frappée, & combien de gens prennent la leur pour leur Cœur ?* Elle se détermina enfin à conduire *Lucie* à *Bristol* chés une Sœur qu'elle y avoit, & qui louoit des Apartemens garnis ; elle la présenta côme sa Nièce à cette Sœur, nommée Mad. *Hépenny*,

qui la reçut avec plaisir , & prit bientôt du goût pour elle. *Lucie* restoit toujours enfermée dans sa Chambre ; le reste de la Maison étoit occupée par la Duchesse de *Suffolk*. Un jour que cette Dame étoit sortie, Mad. *Hepenny* vint prendre *Lucie* pour aller visiter les Appartemens de la Duchesse : *Lucie* y trouva des Instrumens, dont elle s'amusa à jouer. Mad. de *Suffolk* rentra chés elle, sans qu'on s'en aperçut ; *Lucie* chantoit un air Italien en s'accompagnant : La Duchesse l'entendit un quart d'heure & étoit enchantée ; elle s'approcha , & demanda à Mad. *Hepenny* , qui étoit cette charmante Fille ? Mad. *Hepenny* lui répondit , que c'étoit sa Nièce , & quelle cherchoit à la placer chez une Dame de qualité. Madame de *Suffolk* se hâta de la lui demander ; elle la traita & l'annonça come une Fille de Condition, qu'on lui avoit envoieé pour lui tenir Compagnie. L'air noble & intéressant de *Lucie*, & ses talens l'avoient d'abord frappée, mais son caractère & son esprit lui plurent encore d'avantage ; elle fut bientôt son Amie. Madame de *Suffolk* rentra un jour chez elle ; plongée dans la plus vive affliction ; elle fit venir *Lucie*, & pleine de sa douleur, elle voulut l'adoucir , en lui ouvrant son Cœur & en lui faisant le récit de ses Aventures.

Le 1er. Volume de ce Roman finit là ; & le 2d. renferme l'Histoire de la Duchesse de *Suffolk* , qu'on pourra doner un autre Mois.



E X T R A I T

*De L'ESPRIT DU JOUR, Pièce en Vers & en
un Acte, de ROUSSEAU de Toulouse.*

LA première Scène se passe entre un *Complaisant* & un *Provincial*. Le *Complaisant* attend que *Madame* (c'est l'*Esprit du Jour* en *Cornette*) passe à sa Toilette pour y faire sa Cour. Le *Provincial* vient demander la Protection de l'*Esprit du Jour* ; le *Complaisant* en fait un éloge brillant. Le *Provincial* est fort surpris ; il ne se doutoit pas qu'une Femme pût réunir tant de Qualités. Le *Complaisant* pense , que le *Provincial* veut avoir un Emploi dans la Finance ; il l'interroge à ce sujet. Le *Provincial* , qui est un nouveau Noble , se révolte en entendant parler de Finance.

LE COMPLAISANT.

Cet état à présent est très considéré,
L'on y fait allier les Mœurs & la décence,
Et peut-être ira-t-on jusqu'à le respecter.
Bouffi d'orgueil & paîtri d'arrogance,
Jadis un Financier ne savoit que compter ;
C'étoit là toute sa Science ;
Il ne compte pas moins aujourd'hui , mais il pense :
Il n'auroit dans le Monde osé se présenter ;
Avec lui maintenant on s'amuse , on s'allie ,
Dans des Cercles choisis employant ses loisirs ,
Il y répand les douceurs de sa Vie ;
Et bien loin d'y nuire aux plaisirs ,
Sa présence les multiplie.

Le Provincial rougit d'avoir été jusqu'à présent si ignorant. L'Esprit du Jour arrive à sa toilette avec deux Femmes de Chambre; il s'adresse ainsi au Complaisant.

C'est vous!... Quel tems fait-il?.. pour le coup je suis morte ,

On n'a jamais reposé de la sorte ;
J'ai la tête si lourde... & le jour m'éblouit.

En vérité je me sens excédée
Passer trois heure dans son Lit
Sans avoir du sommeil la plus légère idée....]

LE COMPLAISANT.

Il n'y. paroît pas.

L'ESPRIT.

Entre nous

Je ne suis bone à rien , j'ai l'air aussi mauffade
Qu'une Femme qui sort des bras de son Epoux :
C'en est fait , aujourd'hui je veux être malade.

Au Provincial.

Ah, *Monsieur*, aprochés-vous, on m'a parlé de vous,
à ses Femmes.

Que l'on avance ma Toilette.

au Provincial.

Vous venez de Province ?

bas au Complaisant.

A ! qu'il en a bien l'Air. .

haut.

Sa Famille est dit-on , affés honête.

à ses Femmes.

Mon Peignoir , allez donc , partez comè un éclair,

au Provincial.

Je verrai mes Amis , je vous rendrai service.

au Complaisant.

J'apris hier la mort de la Vieille *Arténice* ,

Son jeune Epoux en sera bien content.

à ses Femmes, qui la frisent

Vous racomderez cette Boucle, sans doute ?

au Complaisant & au Provincial.

Cela sera fait dans l'instant,

Parlez, Messieurs, parlez, je vous écoute,

à ses Femmes.

Eh bien de ce côté, faites-en donc autant,

au Complaisant.

Pour son Amant quel coup de foudre !

Cet Officier... là... qui... la brusquoit tant.

à ses Femmes.

Il ne-me faut qu'un œil de poudre :

Je suis malade.

au Complaisant.

Elle a trouvé.

Son Roman de trop longue haleine,

Son Médecin l'a bientôt achevé.

Le Complaisant fait un Portrait affreux
d'Arténice ; & l'Esprit lui dit :

Mais vous êtes, je vois, encore de ses Amis ;

Car vous vous souvenez bien d'elle.

A l'Amitié l'on doit être fidèle.

LE COMPLAISANT.

Je ne dis rien

L'ESPRIT.

Qui ne soit très permis,

Vous foutentez à merveille ce Role ?

à ses Femmes.

Cela finira-t-il ?

au Provincial.

Mais quel âge avez-vous ?

tout de suite à ses Femmes.

Mon rouge est trop coupé ; je suis come une sole

N'oubliez pas le petit Cœur.

au Complaisant.

Il a les Dents d'une grande blancheur.

bas.

Il ne manque à cela qu'une Ame & la parole.

haut.

Je me trouve aujourd'hui d'un laid à faire peur,
Je ne suis pas la seule, & cela me console.

au Provincial.

Vous avez donc bien voïagé ?

LE PROVINCIAL.

Je viens du fond de la Bretagne.

L'ESPRIT à ses Femmes.

Donnez-moi donc ce Négligé,

Moitié Ville & moitié Campagne.

Il faut tout dire à ces espèces - là.

Voulant quitter sa Robe de Toilette.

Qué l'on est malheureux ! tenez donc bien cela ;

La pesanteur de cette main m'affoime.

Mais, non, je ne veux point m'habiller autrement.

au Complaisant.

Chez Lisimon, allez dès ce moment.

Pour lui recomander de ma part ce jeune-Homme,

bas, à l'Oreille.

Faites-le si légèrement,

Haut.

Qu'il comprenne à quel point son état m'intéresse.

Vous m'entendez.

LE COMPLAISANT.

Oui, oui, cela fufit.

L'ESPRIT.

Vous lui direz qu'il a des Mœurs & de l'Esprit

Qu'il me fera plaisir, qu'en un mot je l'en presse ;

Qu'il se souviene enfin qu'il me doit son Crédit.

au Provincial.

Avez vous des talens, car il faut qu'on s'explique.

Sçavez-vous compter ?

LE PROVINCIAL.

Peu.

L'ESPRIT.

C'est un leger défaut,

LE PROVINCIAL.

J'ai du goût pour le Chant.

L'ESPRIT.

C'est autant qu'il en faut.

Il ne sçait pas compter, mais il sçait la Musique.

Pour un emploi ce talent est unique;

Oh vous serez un Directeur Divin.

LE PROVINCIAL.

Pour un Poste de cette espèce

J'ai crû que ce talent

L'ESPRIT.

Vaine délicatesse !

Tous les talens se tiennent par la main.

LE PROVINCIAL.

Je mets dans vos bontes toute mon espérance,

Que ne puis-je exprimer l'excès

De ma juste reconnoissance !

Mon Cœur ne s'agit pas pour de si grands bienfaits.

L'ESPRIT, *au Complaisant.*

Il faut qu'en sa faveur on fasse quelque chose

Et qu'il ne soit pas rebuté

Sur tout lors que je le propose.

bas.

N'avancez rien de trop.

LE PROVINCIAL.

Quel excès de bonté !

L'ESPRIT.

Peut-être serez-vous un peu brusqué d'entrée.

On brusque pour avoir l'Air d'un Homme important.

Allés, allés, saisissez cet instant,
Revenez.

LE PROVINCIAL.

De vos soins mon Ame est pénétrée.

L'ESPRIT.

Vous êtes bienheureux de m'avoir rencontrée:

bas au Complaisant.

Vous le consignerez à ma Porte en sortant.

LE PERSIFLAGE aborde L'ESPRIT DU JOUR. La Scène qui se passe entr'eux est a peu près du même ton que celle de la Toilette ; mais elle fait moins de plaisir, parce qu'il y a moins d'action. *Le Persiflage* apercevant une *Marquise* qui aime son Mari, s'éloignent, & revient l'instant d'après, pour féconder *l'Esprit du Jour*. Ils débitent l'un & l'autre mille impertinances contre les Epoux constants & les Femmes fidèles ; la *Marquise* soutient leurs ataquas avec fermeté, elle y répond même avec une intrépidité peu comune, & elle les quite en leur témoignant tout le mépris qu'ils méritent. *Le Persiflage* s'en va ensuite souper dans une Maison. Un *Chevalier*, que *l'Esprit* trouve atrabilaire, parce qu'il est raisonnable, remplace le *Persiflage* ; *l'Esprit* comence par se moquer de ceux qui paient leurs Dettes ou qui n'en contractent pas de nouvelles : Ce n'est pas là la manière des Gens d'une haute Naissance. Le *Chevalier* lui répond ;

En

En ce cas là je fais très Roturier
 Car chez moi le même Ouvrier
 Ne vient jamais deux fois chercher sa récompense,
 Et le plaisir de le paier
 Me fait jour de ma dépense.

Le Chevalier fronde ensuite les travers
 du Siècle.

Je ne vois tout par tout que faux discernement ;
 On ose mesurer l'Estime à la Dépense ,
 La Noblesse à l'Impertinence
 Le Bon-Sens à la Pesanteur ,
 Les Vertus à l'Eclat , les Mœurs à l'Indigence ,
 L'Esprit aux Quolibets , le Mérite au Bonheur ,
 Le Plaisir aux seuls Fraix , les Talens à la Mode ,
 La Tendresse aux Présens , le Respect au Crédit ;
 Tout , en un mot , s'abatardit ;
 L'Home d'Esprit sans bien n'est plus qu'une Pagode ;
 Une riche Pagode est un Home d'Esprit.

L'Esprit du Jour & le Chevalier ne peuvent s'accorder ; ce dernier quitte *Paris* , pour aller résider en Province , & après avoir fait ses adieux , l'*Esprit* lui dit :

Vous reviendrez ; alors vous croirez me surprendre,
 L'on vous reverra , je le sens :
 Dans quel tems croïez-vous pouvoir ici vous rendre

LE CHEVALIER, *en sortant.*

Je fixe mon retour à celui du Bon-Sens.

La dernière Scène est entre *Arlequin* & l'*Esprit* ; c'est une Critique de toutes les Nouveautés qui ont paru cet Eté à *Paris*.

OUVRAGE NOUVEAU.

LAUSANNE.

MRS. MARC MICHEL BOUSQUET & COMP. Libraires, viennent de publier, sur du bon papier & en très beaux caractères, une Traduction françoise du fameux Mémoire sur l'*Irritabilité*, de PILLUSTRE M. DE HALLER, Membre du Conseil Souverain de la République de BERNE, &c. sous ce Titre; *Dissertation sur les parties irritables & sensibles des Animaux*; par MR. DE HALLER, *Président de la Société Royale des Sciences de Goettingen; Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris; de l'Académie Royale de Chirurgie; des Académies Royales de Londres, de Berlin, de Stockholm & d'Upsal; de celles des Curieux de la Nature, de Bologne & de Florence.* On est redevable de cette belle Version aux soins & au savoir de M. TISSOT, de *Lausanne*, Docteur en Médecine de la Faculté de *Montpellier*, qui s'est déjà fait conoitre très avantageusement dans la République des Lettres par un excellent *Traité apologétique sur l'Inoculation* *, & qui a bien voulu encore faire précéder celui que nous annonçons aujourd'hui d'un long & beau Discours préliminaire, très instructif. Le Célèbre Auteur de ce Mémoire, pour nous servir des termes de son Traducteur, aiant acoutumé le Public, depuis 20. ans, à ne recevoir de lui que des Ouvrages marqués au coin de l'excellent **, nous ne nous arrêterons point ici à faire l'éloge de celui-ci. Il nous suffira de dire que quoi qu'il ne
soit

* Voiés Journal de Juillet 1754. p. 104.

** Disc. prélimin. p. 6.

foit pas confiderable par la groffeur de fon Volume, vû qu'il contient à peine une centaine de pages in 8^o il l'eft infiniment par la nouveauté & l'importance du fujet, puis que les *Expériences qu'on y annonce font la fource de plusieurs ebangemens dans la* **PHYSIOLOGIE, la PATHOLOGIE & la CHIRURGIE**, & ne vont pas moins qu'à faire presque changer de face à la Médecine. L'Irritabilité commence à être l'objet des Recherches de tous ceux qui se vouënt à l'importante étude de l'Oeconomie animale *. C'est une propriété entièrement différente de toutes celles qu'on conoiffoit jusques à présent dans les Corps; & qui étant essentielle à tous les Animaux, peut-être à toutes les Plantes, fera désormais comptée, à juste titre, parmi les qualités premières des Corps organisés **. Toute la Mécanique animale roulant sur ce principe, il est aisé de sentir quel changement sa découverte produira dans les explications des Faits †. Elle étoit trop glorieuse, cette découverte, pour ne pas animer l'Envie: aussi a-t-elle effuié bien des contradictions. On a d'abord nié l'existence de l'Irritabilité; & quand elle a été attestée par un très grand nombre de faits, on a voulu la retrouver sous d'autres propriétés connues dès long tems ††. Mais qu'on se donne la peine de lire attentivement tout ce qui a été écrit là dessus avant que M. DE HALLER en dona les premières notions en 1739. on conclura que c'est véritablement lui qui l'a découverte & mise dans tout son jour: & come cette propriété sera transmise sous son nom à la Postérité la plus reculée, cette même Postérité ne conoitra l'Irritabilité que sous l'épithète d'HALLERIEINE †††. Comme on doit la *Physique* à l'ANGLETERRE, on devra donc aussi la *Physiologie* à la

SUISSE

* P. 6. ** P. 7. † P. 16. †† P. 8. ††† P. 14.

SUISSE, & le Mémoire sur l'Irritabilité en fera la base immuable (p. 16.) Pour ces raisons, nous chercherons à faire conoitre plus particulièrement cette admirable Propriété, & dans cette vüe nous donnerons, dans un autre Journal, l'Extrait du Mémoire que nous ne faisons qu'indiquer dans celui-ci.

E N I G M E.

Air du Meniet d'Exaudet.

AU vieux tems,
 Où contens,
 Vos bons Pères,
 Des Toisons de leurs Brébis,
 Se formoient des Habits,
 Que leur filotent vos Mères;
 A mon ton
 Ofoit-on
 Rendre homage?
 Je n'avois pas un Autel;
 L'Age d'or, pour moi, quel
 Sot âge!
 Les Besoins & l'Industrie,
 Le Goût même, le Génie.
 En naissant,
 Chez le Grand
 Me placèrent;
 La bruiante Vanité,
 Et la Frivolité
 Maidèrent.
 Le nouveau,
 Toujours beau,
 M'intéresse
 Un petit Rhinoceros
 Fait Iris, à Paphos,

Par imprômtu, Déesse.
 De la Cour
 Droit-je cour
 A la Ville,
 De là, craignant d'y vieillir,
 En Province mourir
 Tranquile.

CHAPEAU est le Mot de l'Enigme du Mois
 dernier & BOUCLIER celui du Logogriphe.

T A B L E.

D iscours sur le sujet proposé par l'Académie de Marseille; Lequel des deux est le plus nuisible à la Société, des Vices du Cœur ou des Erreurs de l'Esprit. 423	423
L ettre à l'ocasion du Discours sur l'Hospi- talité d'Abraham, inseré en Juillet. 449	449
L e Spectateur, XIII. Discours. 466	466
C ause Académique plaidée au Colège de Louis le Grand. 481	481
C omparaison de l'Avarice & de la Volupté. 495	495
S tances irrégulières sur la Volupté. 501	501
E pître à Thémire. 503	503
B outs rimés par une jeune Delle & Réponse. 508	508
C hanson Bachique. 509	509
L es Heureux Orphelins Histoire. 510	510
E xtrait de l'Esprit du Jour. 522	522
O uvrage nouveau. 529	529
E nigme. 531	531